



Comédies arrangées pour jeunes gens

Jean François Regnard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

SCÈNE II VALENTIN, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER

Mais enfin je le voi.

D'où viens-tu donc, maraud? dis; parle ; réponds-moi.

VALENTIN, mettant à terre une valise qu'il portait^ et s'assettant dessus.

Quant à présent, monsieur, je ne puis rien vous dire ;

Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire.

Je suis tout essoufflé

LE CnEVALIER

Veux-tu donc tous les jours Me mettre au désespoir, et me jouer des tours ? Je ne sais qui me tient que de vingt coups de canne... Quoi! maraud! pour aller jusques à la douane Retirer ma valise, il te faut tant de temps ?

VALENTIN

Ah î monsieur, ces commis sont de terribles gens ! Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins Ils ne répondent point que par monosyllabes, [arabes. Oui ! Bon ! Paix! Quoi? Monsieur... Je n'ai pas le loisir; Mais, monsieur... Revenez : Faites-moi le plaisir... Vous me rompez la tête ; allez. Enfin les

traîtres, Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER

Quoi ! tu serais resté jusqu'à l'heure qu'il est Toujours à la douane ?

LES MENECHMES 7

VALENTIN

Oh I non pas, s'il vous plait.

Voyant que le commis qui gardait ma valise Usait depuis une heure avec moi de remise. Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux, J'ai cru qu'au cabaret j'attendrais beaucoup mieux.

LE CHEVALIER

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse!

VALENTIN

Vous savez que chacun, monsieur, a sa faiblesse ; Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin. Me retient, malgré moi, dans le mauvais chemin. Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie ?

VALENTIN

Je fais de vains efforts, monsieur, pour l'éviter ; Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER

Que dis-tu donc, maraud?

Monsieur, un long usage De parler librement me donne l'avantage. En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ; Assez souvent, d'un vin bien pris et mal cuvé, Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;

J'ai même quelquefois prêté mon ministère

Pour vous donner la main et vous conduire au lit.

De ces petits excès je ne vous ai rien dit :

Nous devons nous prêter aux faiblesses des autres,

Leur passer leurs défauts, comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER

Je te pardonnerais d'aimer un peu le vin,

Si je te connaissais à ce seul vice enclin ;

Mais ton maudit penchant à mille autres te porte !

Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN

Ah ! si je joue r,n peu, c'est pour passer le temps. Quand vous passez les nuits dans certains noirs brelans, Je vous entends jurer au travers de la porte : Je jure comme vous quand le jeu me

transporte ; Et, ce qui peut tous deux nous différencier. Vous jouerez dans la chambre et moi sur l'escalier. Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême. Vous joue/, vous buvez; je joue, et bois de même. Ainsi, vous voyez bien...

LE CHEVALIER

Oui, je vois en un mot Que tu fais le docteur, et que tu n'es qu'un sot. Pour t'empêcher de dire encor quelque .sottise, Finissons, et chez moi va porter ma valise.

VALENTIN , redressant la valise pour la mettre sur son épaule.

J'obéis: cependant, si je voulais parler. Sur un si beau sujet je pourrais m'étaler

LE CHEVALIER

Eh I tais-toi.

VALENTIN

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER

Quelle est cette valise ?

VALENTIN

Eh ! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN

J'ai longtemps, comme vous, été dans le soupçon ; Mais de votre cachet la figure et l'empreinte, Et l'adresse bien mise, ont dissipé m.a crainte; Lisez [ilutôt ces mots distinctement écrits : C'est u A monsieur Ménechme, à présent à Paris »

LE CHEVALIER

Il est vrai ; mais enfin, quoi que tu puisses dire, Je ne reconnais point cette façon d'écrire ; Enfin ce n'est point là ma valise.

D'accord ;

Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN

Mais vous me prenpz donc, monsieur, pour une bête. En revenant de Flandre, où par trop brusquement Vous avez pris congé de votre régiment, Et passant à Péronne, où fut le dernier gîte, Nous y prîmes la poste ; et, pour aller plus vite, Vous me fîtes porter au coche, qui partait. Votre malle assez lourde, et qui nous arrêtaït : J'obéis à votre ordre avec zèle et vitesse. Je fis par le commis mettre dessus l'adresse. Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER

C'est de quoi dans l'instant je veux être éclairci. Ouvre vite, et voyons quel est tout ce mystère. VALENTIN, tirant un paquet de

clefs.

Dans un moment, monsieur, je vais vous satisfaire. Ouais ! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER

Romps chaîne et cadenas.

YÀLENTIN

Puisque vous le voulez, je n'y résiste pas. Or sus, instrumentons.

Qu'as-tu ? Tu me regardes !

VALEXTIN

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER

Comment donc, malheureux!

VALE.NTIN

Monsieur, point de courroux :

Au troc que nousfiiisons peut-être gagnons-nous ; Et je ne crois pas, moi, que dans votre valise Nons eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER

Et ces lettres, maraud, qui faisaient mon bonheur,

Où mon plus cher ami me dévoilait son cœur,

Qui me les rendra ? dis.

VALENTIN , tirant un paquet de lettres de la valise.

Tenez, en voilà d'autres Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres. LE CHEVALIER, prenant les lettres.

Sais-tu que les railleurs et les mauvais plaisants D'ordinaire avec moi passent fort mal leur temps?

VALENTIN

Mon dessein n'était pas de vous mettre en colère.

(Le chevalier lit les lettres) Mais sans perdre de temps faisons notre inventaire. (Il examine les hardes de la valise^ et tire un sac

de procès.) Ce meuble de chicane appartient sûrement A quelque homme du Maine ou quelque bas->'ormand.

(// tire un habit de campagne.) L'habit est vr.ument lesle et des plus à la mode ; Pour un surtout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER

Oh ciel!

VALENTIN

Quel est l'excès de cet étonnement ?

LE CHEVALIER

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN

Qu'avez-vous donc, monsieur? Est-ce quelque vertige Qui vous monte à la tête ?

LE CHEVALIER

Elle tient du prodige; Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN

Si vous ne mentez pas, monsieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER

Je suis né, tu le sais, assez près de Péronne, D'un sang dont la valeur ne le cède à personne. Tu sais qu'ayant perdu père, nière, et parents, El demeurant sans bien dès mes plus tendres ans, Las de passer mes jours dans le fond d'une terre, Je suivis à quinze ans le métier de la guerre. In frère seul resta de toute la maison, Avec un oncle avare, et riche, disait-on.

En différents pays j'ai brusqué la fortune, Sans que l'on ait de rien reçu nouvelle aucune ; Et je sais, par des gens qui m'en ont fait rapport. Que depuis très longtemps mon frère me croit mort.

VALENTIN

Je le sais : et de plus je sais que votre mère Mourut donnant le jour à vous et à ce frère, Que vous êtes jumeaux, et que votre portrait En toute sa personne est rendu trait pour trait. Que vos airs dans les siens sont si reconnaissables, Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement, Que les yeux les plus fins s'y trompaient aisément ; Et notre père même, commençons-nous à croître, Nous attachait un signe afin de nous connoître.

VALENTIN

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois ;

Mais que fuit cette histoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER

Ce n'est pas sans raison que j'ai l'âme surprise, Valentin. A ce frère appartient la valise ; Et j'apprends, en lisant la lettre que je tiens. Que mon oncle est défunt, et qu'il laisse ses biens A ce frère jumeau, qui doit ici se rendre.

VA LENT LN

La nouvelle, en eff-J, a de quoi vous surprendre.

LE CHEVALIER

Ecoute, je t'en prie, avec attention.

Ceci mérite bien quelque réflexion :

« Je vous attends, monsieur, pour vous remettre comptant les soixante mille écus que votre oncle vous a laissés par testament. Ne manquez donc point de vous rendre au plus tôt à Paris, et faites-moi la grâce de me croire votre très humble et très obéissant serviteur.

C(ROBEKTIN. »

Robertin, c'est le nom d'un honnête notaire Qui travaillait pour nous du vivant de mon père. La date, le dessus, et le nom bien écrit, Dans mes préventions confirment mon esprit. Mon frère, pour venir au gré de cette lettre. Comme moi sa valise au coche aura fait mettre, Et dans le même temps : ce rapport de grandeur, De cachet et de nom a causé ton erreur ; Et je conclus enfin, sans être fort habile. Que mon frère est déjà peut-être en celte ville.

VALENTI.V

Cola pourrait bien être, et je suis stupéfait Des effets surprenants que le hasard a faits. Il faut que justement je fasse une méprise, Et que noire bonheur vienne de ma soUisc. Nous ti'oiivons en un jour un vieil oncle enterré.

LES MÉNECHMES lo

Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré ; Un frère qui reçoit tous ses biens qu'on lui laisse, Tandis que nous vivons presque dans la détresse. Voilà tout à la fois cinq ou six incidents Capables d'étourdir les plus habiles gens.

Nous ferons tête à tout, et de cette aventure Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN

Soixante mille écus nous feraient grand besoin.

LE CHEVALIER

Il faut pour les avoir employer notre soin :

Ils sont à moi du moins tout autant qu'à mon frère ;

Mais il faut déterrer le frère et le notaire.

Va, cours, informe-toi, ne perds par un moment.

VALE.NTLN

Vous connaissez mon zèle et mon empressement ;

Et, s'il est à Paris, j'ai des amis fidèles.

Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER

Je vais chez Oémophon, il a su mon retour. Je cours l'embrasser. Va, sans faire de débour.

{Valentin emporte la malle et sort.}

FIN DU PREMIER ACTE

SCÈNE I LE CHEVALIER, VALENTIN

Votre frère est trouvé, mais ce n'est pas sans peine ;

Vous m'en voyez, monsieur, encor tout hors d'haleine.

J'avais couru Paris de l'un à l'autre bout,

Au coche, au messenger, à la poste, et partout ;

Et je vous avertis, que je n'ai passé rue

Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue :

J'ai même rencontré ce Gascon, ce marquis,

A qui depuis un an nous devons cent louis ..

LE CHEVALIER

J'ai honte de devoir si longtemps cette somme : Il me l'a, tu le sais, prêtée en galant homme ; Et du premier argent que je pourrai toucher De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN

Tant mieux ! Se sachant plus enfin quel parti prendre, A la douane encor j'ai bien voulu me rendre ; Là, j'ai vu votre frère au milieu des commis. Qui s'emportait contre eux du quiproquo commis, Je l'ai connu de loin ; et cette ressemblance. Dont vous m'avez parlé, passe toute croyance :

LES MÉNECILMES 17

Le visage et les traits, l'air et le ton de voix, Ce n'est qu'un ; je m'y suis trompé plus d'une fois. Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au votre : il est brusque, impoli ; son humeur est tout autre ; On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris ; Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse Dans un provincial nourri sans politesse ; Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui Cet air sauvage et dur qui règne encor en lui.

VALENTIN

De loin comme j'ai dit, j'observais sa querelle ;

Et quand il est sorti, j'ai fait briller mon zèle ;

J'ai flatté son esprit ; enfin j'ai si bien fait,
Qu'il veut, comme je crois me prendre pour valet.
Il s'est même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon âme est remplie,
J'ai d'abord enseigné l'auberge que voici.
11 doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER

Quel sont ces hauts projets dont ton âme est charmée ?

VALENTIN

La fortune aujourd'hui me paraît désarmée. Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter, Que de la ressemblance on pourrait profiter

TOME V

Pour tirer cet argent aujourd'hui flu notaire.

Il vous prendra, bien sûr, monsieur, pour votre frère.

Ce serait un bon coup, n'est-ce pas ?

LS CnEVALIER

Oui, vraiment, VALENTIN

Cela pourrait pcut-clre arriver aisément.

LE CLITVALIER

Mais comment ferions-nous ?

VALENTIN

Quittez cette p.i.rure, Prenez d'un héritier l'habit et la figure
L'air entre triste et gai. Le deuil vous sied-il bien?

LE CLITVALIER

Si c'est comme héritier, ma foi 1 je n'en sais lien : Jamais suc-
cession ne m'est encor venue.

VALEXTLN

Faites bien le dolent à la première vue : Imposez au notaire, et
soyez diligent Autant que vous pourrez à toucher cet argent.

LE CHEVALIER

J'ai de tromper mon frère au fond quelque sci uimle.

VALENTIN

Quelle délicatesse et vaine et ridicule ! Nantissez-vous de tout,
sans rien mettre au hasard ; Après, à votre gré, vous lui ferez sa
part S'il tenait cet argent, il se pourrait bien faire Qu'il n'aurait
pas pour vous un si bon caractère.

LES MENECHMES

LE CHEVALIER

Quelque raison encor m'arrête en ce moment : Crois-tu bien
que, malgré tout mon déguisement, Je ne sois pas ..

VALEMIN

Pour mettre en état votre affaire.

Il ftuit être vêtu comxe l'est votre frère ; 11 porte le grand deuil ; son linge est effile ; Un baudrier noué d'un crêpe entortillé ; Sa perruque de peu diffère de la vôtre, Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre. Allez vous encrêper sans perdre nn seul instant.

LE CHEVALIER

Pour dîner mon ami Démophon là m'attend.

VALENTIN

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ; Vous dînerez demain. Je crois voir votre frère : Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ; Vous, de cet autre-ci, marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER

Mais, dis-moi cependant...

VALENTiN

Je n'ai rien à vous dire ; De tout dans un momeul je saurai vous instruire.

SCÈNE II MÉNECHME, en deuil; VALENTIN

A l;i fin vous voilà, monsieur. Depuis longtemps, Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

Oui, vraiment me voilà; mais j'ai cru de ma vie

Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.

Quel pays! quel enfer! j'ai fait cent mille tours ;

Je n'ai jamais connu tant de risque en mes jours.

On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piège.

Partout quelque filou m'investit et m'assiège :

Là, l'épée à la main, des archers malfaisants.

Conduisant leur capture, insultent les passants ;

Un fiacre, me couvrant d'un déluge de boue

Contre le mur voisin m'écrase de sa roue ;

Et, voulant me sauver, des porteurs inhumains

De leur maudit bâton me donnent dans les reins.

Quel bruit confus ! quels cris ! Je crois qu'en cette ville,

Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN

Oh ! Paris est un lieu de tumulte et d'éclat.

Comment ! j'aimerais mieux cent fois être au sabbat; Un bois plein de voleurs est plus sûr Ma valise, Contre la foi publique, en arrivant, m'est prise;

On la change en une autre, où ce qui fut dedans,

A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs :

Des lettres, des chiffons y sont pour toutes hardes.

VAI.ENTIN

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MÉXECHME

Je ne le vois que trop. Suffit, ce coup de main Me rendra désormais plus alerte et plus fin. Heureusement encor, laissant ma malle au coche, J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN

En toute occasion on voit les gens d'esprit. Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit Dans un appartement fort propre et fort tranquille. Comptez-vous de rester longtemps en cette ville ?

Le moins que je pourrai : je n'ai pas trop sujet De me louer fort d'elle, et d'être satisfait

VALENTIN

Vous ne venez donc pas à Paris d'ordinaire ?

Jamais. Je suis venu pour une grande affaire : Pour me faire compter soi.xante mille écus. Qu'un oncle que j'avais, et qu'enfin

je n'ai plus, Attendu qu'il est mort, par grâce singulière M'a laissés depuis peu comme à son légataire.

Tout esl-il pour vous seul, monsieur?

MÉ.NECHME

Assurément.

La guerre m'a défait d'un frère, heureusement ; Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge, Il a de l'autre monde entrepris le voyage, Et n'est point revenu.

V.\LEXTI

Le ciel lui fasse paix.

Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès ! Si vous avez besoin de mon petit service, Vous pouvez m'employer, monsieur, à tout office : Je connais tout Paris, et je suis toujours prêt A servir mes amis sans aucun intérêt.

MÉ.NECUME

Ke sauriez-vous me dire où loge un certain homme, Un notaire euunrnot que Robertin'on nomme?

VALE.MI.N

Roberlin, le notaire? Ah vraiment, je le croi ; Vous ne pouvez pas mieu.K vous adresser qu'à moi : 11 est de mes amis, et nous irons ensemble.

SCÈLXÉ III

FROMIX, VALEMLX, MÉ.NECHME VALENTIN, à part.

Mais j'aperçois Fronlin. Ah ! juste ciel ! je tremble Qu'il ne vienne gâter ici ce que j'ai fait.

LES MÉNECIIMES 23

FRONTix, à Vakntin.

Que «lianre fais-tu là planté comme un piquet ? Le dîner se morfond et mon maître s'ennuie. (Apercevant Ménechme qu'il prend pour le chevalier) Ah : de vous voir, monsieur, que mon âme est ravie !

Et pourquoi donc?

FROMIN

J'allais au devant de vos pas Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas : Mon maître ne saurait en deviner la cause. Mais qu'est-ce donc, monsieur? quelle métamorphose ! Pourquoi cet habit noir et ce lugubre accueil ? En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil. Faut-il pour un dîner s'habiller de la sorte ? Venez-vous d'un convoi, monsieur ?

Que vous importe?

Je suis comme il me plaît. Ah ! les gens en ce lieu Ont l'abord familial et l'esprit curieux.

VALENTL\, bas, à Ménechme.

C'est l'humeur du pays ; et, sans beaucoup d'instance, Avec les étrangers on y fait connaissance.

FROMIN

Mon zèle de ces soins ne peut se dispenser ;

A ce qui vous survient je dois m'intéresser:

Mon maître ayant pour vous une tendresse e.xtrême,

11 me faut l'imiter.

MÉXECHME

Quoi ? votre maître m'aime ?

FRONTIN

Ne le savez-vous pas ?

MÉXECHME

Je veux être pendu Si jusques à ce jour j'en ai jamais rien su.

FRONTIN

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve: Démophon vous en a donné plus d'une preuve. En mainte occasion ses sentiments si doux Ont éclaté...

MÉNECUME

Vraiment ! pour moi-même ?

FRONTIN

Pour vous.

Frontin, me disait-il, plus rien ne m'intéresse, Et Ménechme est le seul qui flatte ma tendresse.

D'où savez-vous mon nom ?

FRONTIN

D'où vous savez le mien.

MÉXECHME

D'où je sais le vôtre?

FRONTIN

Oui.

MÉXECHME

Je n'en sus jamais rien.

Je ne vous connais point.

LES 3IÉNECHMES 25

FRONTIN

A quoi bon cette feinte ?

Vous pouvez devant moi vous exprimer sans crainte. Car plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

Chez lui vous servez?

FRONTIN

Oui.

Ma foi, tant pis pour vous.

Je ne m'y connais pas, ou bien, sur ma parole. Vous êtes là, mon cher, en très mauvaise école.

FRONTIN

Laissons ce badinage. En un mot, comme en cent, A l'instant pour dîner mon maître vous attend.

{Bas, à Valentin.) Mais parle-moi donc, toi ; quelle vapeur nouvelle A pu dans un moment déranger sa cervelle ?

VALENTIN, bas, à Frontin.

Depuis un certain temps il est assez sujet A des distractions dont tu peux voir l'effet ; Il me tient quelquefois un discours vain et vague, A tel point qu'on dirait souvent qu'il extravague.

FRONTIN

Tantôt il paraissait assez sage; et peut-on Perdre en si peu de temps et mémoire et raison ?

(A Ménechme.) Voulez-vous de bon sens me dire une parole ?

Mais vous-même êles-vous d'une humeur assez folle

Pour me baliverner avec vos contes bleus,

Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?

Qu'est-ce qu'un Démophon, un homme qui m'adore,

Un dîner qui m'attend, et cent discours encore

Tous plus sots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend

Non plus qu'à de l'algèbre, ou bien à l'alcoran ?

FRONTIN

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable, Ni dîner au logis ?

Non, je me donne au diable ; Votre maître autre part, en ses nobles projets, Peut à d'autres oiseaux tendre ses trébuchels ; Et vous, son émissaire, afin que je le hante. Qui déployez ici votre humeur intrigante. Je vous en avertis, quittez ce métier-là ; Quelque malheur enfin vous en arrivera.

Faites votre profit de cette remontrance.

FRONTIN

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence De tenir à mon maître un discours aussi sot. Je vais lui dire tout sans oublier un mot.

[A Valent in.) Adieu, digne valet d'un trop indigne maître.

J'espère que dans peu nous nous ferons connaître.

{A part.) Je ne le connais jilus, et ne sais où j'en suis.

SCÈNE IV MÉNECHME, VALEMIN

MÉNECUME

Quelle ville, bon Dieu ! quel étrange pays ! On me l'avait bien dit : les filous, gens habiles, Pour faire réussir leurs pratiques subtiles, Des nouveaux débarqués s'informent avec soin, Pour leur dresser après quelque piège au besoin.

VALENTIN

An coche il aura pu savoir coaiue on vous nomme, Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MÉNECUME

Justement c'est ^Ic là qu'il a (m le savoir, Mais contre leurs cominots j'ai su me prévaloir; Et si dem'attraper quelqu'un se mel en tête, Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALEMIN

Ne restons pas, monsieur, en ce lieu plus longtemps.

Les filous à Paris ont des pièges Icnlauts

Où l'homme le plus fin souvent se laisse |)rendre.

MÉNECKME

Votre conseil est bon ; entrons sans plus attendre.

SCÈNE V

DÉMOPHON, FRONTIN, MÉNFXÎIME, VALENTIN

DÉMOPHON

Kon, je ne croirai point ce que ta me dis là.

FRONTIN

Vous verrez si je mens ; parlez-lui, le voilà. DÉMOPHON, à Ménechme qu'il prend pour le chevalier. Tandis que de vous voir je meurs d'impatience. Vous témoignez, monsieur, bien de l'in-

différence. Le dîner vous attend ; et vous savez, je crois. Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous vois.

En vérité, monsieur, il faut que je vous dise .. Que je suis fort surpris... et que dans ma surprise... Je trouve surprenant... Je ne m'attendais pas A voir ce que je vois .. en voyant que vos pas Se dirigent vers moi... Vous devez me confondre

(A part.) Avec quelqu'un... Ma foi, je ne sais que répondre.

DÉMOPHON

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement, Ne m'annoncent-ils point un trisle événement ? Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire ? Parlez, mon cher enfant; daignez ne me rien taire: Vous êtes-vous battu ?

MÉNECnME

Jamais je ne me bats.

DÉMOPeON

Tout mon bien est à vous, et ne l'épargnez pas. Quand nos cœurs sont unis par de si douces chaînes, Tout le bien et le mal, les plaisirs et les peines, Tout, entre deux amis, ne doit devenir qu'un. Il faut mettre nos maux et nos biens en commun ; Et je veux avecvous courir même fortune.

Je vous suis oblij[^]é d'une offre si commune ;

Mais je n'userai point de la communauté

Que vous m'offrez, monsieur, avec tant de bonté,

DÉMOPHON

Mais je ne comprends point quels discours sont les vôtres.

FROMIN

Bon ! monsieur, il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN, bas, à Démophon.

Dans ses discours, parfois il est impertinent.

DÉMOPHON

Entrons donc pour dîner.

Je ne puis maintenant; J'ai quelque affaire ailleurs,

DÉMOPHON

J'ai tort de vous contraindre ; Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

Quel diantre (le discours ! Passez, et laissez-nous. Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FKONTIN

Eh bien! peut-on plus l)in porter l'impertinence? Ferme, monsieur, ici poussez bien l'insolence ; Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez, Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie, Que la porte sur moi se brise, et m'estropie.

DÉMOPHON

Mais d'où venez-vous donc? Ne me dégi.isez rien

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le savez bien. N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche Qui je suis, d'où je viens, où je vais?

DÉMOPHON

Quel icpioche!

Et de quel coclie ici me venez- vous parler?

Du coche, le plus rudi^ où mortel puisse aller ;

Et je ne pense pas que de P.sris à Rome

Un autre, quel qu'il soit, cahote mieux son homme.

DÉMOPHON

Frontin, il perd l'esprit.

LES MÉNECIIMES 31

FRONTIN

Il ne perd pas beaucoup.

Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup ; C'est le vin qui le porle à ces extravagances.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences Des soins plus importants me mettent en souci : C'est pour les terminer que l'on me voit ici, Non pour dîner avec des gens de votre espèce Qui d'un air patelin viennent me faire pièce.

DÉMOPHON

De notre espèce ! ciel ! quels termes sont-ce là ?

FRONTIN

De notre espèce ! nous ! Tenez, monsieur, voilà Les deux plus
grands fripons... Si vous m'en voulez

[croire, Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

mRnechme Doucement, s'il vous plaît ; modérez votre ardeur.

FRONTIN

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur J'aurai soin du valet
; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN, se siiuvaiit- De tout ce différend je ne veux rien
connaître ; Et je ne prétends point me battre contre loi. Si l'on
vous brutalise, est-ce ma faute à moi ?

MÉNECiiME, à Démophon.

Votre amitié soudaine en son ardeur extrême Eclata prompte-
ment et passera de même.

DÉMOPHON

Va, n'attends plus de moi que haine et que rigueurs.

(// s'en va.)

Bon, je me passerai fort bien de vos faveurs,

SCÈNE VII MÉNECHME, VALENTIN

Mais voyez quelle rage, Et quel déchaînement ! Contre moi quel tapage I

VALENTIN

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu, Et l'on ne peut assez louer votre vertu.

LES MÉNICHMES 33

Mais entrons nu plus tôt Hans celte hôlellfrie. Pour n'être plus en bulle à quelque brusquerie. Là, si vous me jugez û'v^ne de quelque emploi. Vous pourrez m'occuper et vous servir de moi,

Adieu ; jusqu'au revoir.

SCÈNE I

LE CHEVALIER, vêtu en deuil ; VALEXTIN

valent; N

Rien n'est plus surprenant; et \otrc ressemblance Avec voire jumeau passe la vraisemblance. Vous et lui, ce n'est qu'un : étant vêtu de deuil, Il n'est homme àprésent dont vous ne tromjiez To-Dil. On ne peut distinguer qui des deux est mon maître : Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connaître. Pour ne pas m'y tromper, souffrez que de ma main, Je vous attache ici quelque signe certain. Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER

Qu'en prétends-tu donc faire ?, VALENTiX, mettant une marque au chapeau. \ Vous marquer de ma marque, ainsi que votre père. Pour vous mieux distinguer, faisait fort prudemment.

LE CHEV.ALIER

Tu veux rire, je crois ?

VALENTIN

Je ne ris nullement ; Et je pourrais fort bien le premier m'y méprendre

LES MÉN ECUMES 35

LE CHEVALIER

Le notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre :

Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant ;

Et dans une heure il doit nie compter mon argent.

VALENTIN

Quoi ! monsieur, il vous doit compter toute la somme, Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER

Tout autant.

VALENTIN

L'honnête homme I D'autres à ce jumeau se sont déjà mépris :
Et Démophoii pour vous ici même l'a pris. 11 a vuulu chez lui
pour dîner l'introduire. Lui, surpris, interdit et ne sachant que
dire. Craignant un piège, il l'a si brusquement traité Qu'à la fin
votre ami s'est très fort emporté, Et si je n'avais mis fin à cette
querelle, lisse faisaient sauter l'un l'autre la cervelle.

LE CHEVALIER

Mais n'a-t-il point s.ir moi quelques soupçons naissants?

VALENTIN

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans, 1! vous
croit trop bien mort ; et ja-nais, quoi qu'on ose, 11 ne 1 eut du vrai
f.iii imigincr la cause.

LE CilCVALÎER

L'aventure est plaisante, et j'en ris à mon tour.

Mais songeons au sérieux, profitons de ce jour. Laisse-moi
seul ici ; va-t-en trouver mon frère ; Empêche-le surtout d'aller
chez le notaire : C'est le point principal.

VALENTIN

J'en demeure d'accord.

Comptez sur moi, monsieur ; l'intrigue, c'est mon fort.

(Il sort.)

SCÈNE II LE CHEVALIER, DÉMOPHON

DÉMOPHON

Ah ! te voilà donc, traître ! avec quelle impudence

Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence ?

Tu viens de me traiter avec indignité,

Eh ! lu ne crains donc pas que mon cœur irrité

Te...

LE CHEVALIER

Mon cher, je ne sais ce que vous voulez dire Et ce brusque discours a de quoi m'interdire. Vous me prenez ici pour un autre, je crois. Quel sujet auiiez-vous de vous plaindre de moi ?

DÉMOPHON

Tu feins de l'ignorer, âme double et traîtresse ! Tu m'abusais, hélas ! d'une feinte tendresse. Et UiOi, de bonne foi, je te donnais mon cœur, Sans connaître le lien et toute sa noirceur.

LE CHEVALIER

Vous m'honorez vraiment par-delà mes mérites ; Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites. Je ne veux pas ici m'exposer plus longtemps A m'entendre tenir des discours insultants. Et pour Y mettre fin, il faut que je vous quitte.

(Il sort.)

SCÈNE III

VALENTIN, MÉNECHME VALENTIN, à part.

Je viens de l'empêcher de faire sa visite Au notaire.

MÉNECHME

Dis-moi, mon ami Valentin, Quand me mèneras-tu chez Monsieur Robertin.

VALENTIN

Nous irons de ce pas, en causant tout de même; Car j'ai de vous entendre une allégresse extrême. Oublions ce fâcheux qui, par ses sots discours, De notre conférence interrompt le cours.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France. J'en ai du plus brillant, et le tout sans science. Je trouve que l'étude est le parfait moyen De gâter la jeunesse et n'est utile à rien ; Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :

Et quand un gentilhomme, commençant à vivre, Sait tirer en volant, boire, et signer son nom. Il est aussi savant que défunt Cicéron.

VALENTIN

Prendrez-vous une charge à la cour, à l'armée ?

Mon âme dans ce choix est indéterminée.

La cour aurait pour moi d'assez puissants appas,

Si la sujétion ne me fatiguait pas.

La guerre me ferait d'ailleurs assez d'envie.
Si des gens bien, versés dans l'art d'astrologie
Ne m'avaient assuré que je vivrai cent ans ;
Or, comme les guerriers vont peu jusqu'à ce temps.
Quoique mon nom iameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
Oh! j'aime à vivre, moi.

SCÈNE IV

VALENTIN, MÉNECILME, M. COQUELET

v.\LENTiN, à part.

Quel surcroît d'embarras !

Un de nos créanciers tourne vers nous ses pas: C'est le marchand fripier, qui nous rend sa visite. M. COQUELET, a Méiiechme, quil prend pour le chevalier.

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.

LES MÉNECIIMES 39

J'ai ce matin, monsieur, appris votre retour, Et je viens des premiers vous donner le bonjour. Kous étions tous pour vous dans une peine extrême : Car dans notre maison tout le monde

vous aime, Moi, ma fille, ma femme ; elles tremblaient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

M'aimer sans m'avoir vu ! voilà de bonnes âmes ! Je n'aurais
jamais cru tant être aimé des femmes !

M. COQUELET

Nous le devons, monsieur, pour plus d'une raison: Vous êtes
dès longtemps ami de la maison.

MÉNECHME, bas, à Valencienn.

Quel est cet homme-là?

VALENTIN, bas, à Ménechme.

C'est uu visionnaire, Une espèce de fou, d'un plaisant caractère,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit Sont de
ses débiteurs, et veut que cela soit. C'est sa folie enfin : il
n'aborde personne Qu'un mémoire à la main ; et déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MÉNECHME, bas, à Valentin.

Sa folie est nouvelle, et rare, assurément.

M. COQUELET

Votre bonne santé plus que l'on ne peut croire

40 CoſiÉniES ARRANGÉES

Me chnrme et me ravit. Voici cerlain mémoire

Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,

El que vous me païerez, je crois, sans contester.

VALENTiN, bas, à Ménechme.

Que vous avais-je dit ?

M. COQUELET

J'ai, pendant votre absence.

Obtenu contre vous certain mot de sentence, Et par corps.

Et par corps?

M. COQUELET

Mais, bénin créancier, J'ai différé toujours d'en charger un huissier ; De poursuites, d'exploits, il vous ronnprait la tête.

Mais vous êtes vraiment trop bon et trop honnête ! Comment vous nomme-t-on ?

M. COQUELET

Oh ! vous le savez bien.

Je veux être un maraud, si j'en sus jamais rien.

M. COQUELET

Pourriez-vous oublier...

\ALz:ii\y, prenant M. Coquelet à part.

Ignorez-vous encore Le mal qui le possède ?

M COQUELET, à Valentiti.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, à part, à M. Coquelet.

Sa mémoire est perdue ; il ne se souvient plus Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus. Ainsi de lui parler du passé, c'est folie : ^on nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET, à part, à Valentin.

Ciel ! que me dites-vous? quel triste événement ! Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, bas.

Comment ?

On l'a mis à la guerre, en une batterie

D'où le canon tirait avec tant de furie,

Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion

Qui de son souvenir empêche l'action.

De son faible cerveau... la membrane trop tendre...

Oh ! l'effet du canon ne saurait se comprendre.

M. COQUELET, à Ménechme.

Je plains bien le malheur qui vous est survenu ;

Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.

Vous savez...

Oui, je sais, sans en faire aucun doute, Et vois que la raison est
chez vous en déroute.

M. COQUELET

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits Qu'à votre ré-
giment l'an passé je fournis.

MÉNECHME

Mon régiment ! à moi ? Cherchez ailleurs vos dettes, Et je n'ai
pas le temps d'entendre vos sornettes : Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET

Je suis marchand fripier ; Mon nom est Coquelet, syndic, et
marguillier. Si vous avez perdu, par malheur, la mémoire, Les ar-
ticles sont tous contenus au mémoire. (// donne son mémoire).

MÉNECHME

Tiens, voilà ton mémoire, et comme j'en f;us cas. (Il déchire le
mémoire , et lui jette les morceaux au visage).

VALENT[N, à Ménechme.

Ah, monsieur ! contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, ramassant les morceaux.

Déchirer un billet !.. le jeter à la face !... Vous êtes un fripon.

Un fripon ! moi ?

v.\LENTiN, se mettant entre les deux.

De grâce...

M. COQUELET

Je vous ferai bien voir...

VALEXTiN, à M. Coquelet.

Sans faire tant de bruit.

Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET

Un mémoire arrêté !

VALENTiN, à M. Coquelet.

Ne faites point d'affaires.

M. COOUELET

C'est un crime effroyable et diirne des galères.

MÉNECHME, à Valent ifi.

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, à Ménechme.

Laissez-le aller :

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marrjuillier ?

(A M. Coquelet.) Vous causerez ici Quelque accident funeste.

M. COaUELET

Je veux être payé ; je me moque du reste.

VALENTIN, à M. Coquelet.

Partez, monsieur, partez: voulez-vous, de nouveau. Par vos cris redoublés ébranler son cerveau ?

M. COQUELET

Oui, je pars; mais peut-être, avant qu'il soit une heure. Je lui ferai changer de ton et de demeure. Serviteur.

SCÈNE V MÉNECHME, VALENTIN

VALENTIN

Contre un fou fciUait-il vous fâcher ?

MÉNECnME

De quoi s'avise-l-il de me venir chercher Pour èlre le plastron de ses impertinences ? Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances. Allons chez mon notaire, et ne difiérons plus.

VALENTIN

Présentement, monsieur, nos pas seraient perdus : Il n'est pas chez lui ; mais bientôt il doit s'y rendre. Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MÉ.NECHME

Je vous attendrai donc : allez, ne tardez pas ; Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile. Tout est devenu fou, je crois, dans cette ville. Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui, Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, et lui.

(// sort.)

SCÈNE I

VALENTIN

J'ai toujours observé cette porte de vue ;

Personne du logis n'est sorti dans la rue :

Mon maître a tout le temps de loucher son argent.

Je reviens dans ce lieu, ministre diligent,

De crainte que notre homme, allant chez le notaire,

Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystère.

Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.

Je ris, lorsque je pense à ce qui s'est passé :

Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.

Parbleu ! vive les gens pleins d'imaginative !

SCÈNE II FRONTIN, VALENTIN

Mais j'aperçois Frontin, et je veux désormais...

FRONTIN

En repos laisse-moi, ne me parle jamais. Je ne puis oublier avec quelle insolence Ton maître m'a traité. Je garde ma vengeance Pour le valet Espèce...

YALEMIN

Ah I cela ne vaut rien.

Il est dur quelquefois et brutal comme un chien.

FRONT IN

J'ai (le ses vilains mots l'oreille encor blessée, Et celle de mon maître en est scandalisée. Avec lui désormais nous rompons tout à fait. Je viens lui demander et lettres et portrait.

VALENTIN

Pour les lettres, d'accord : c'est un dépôt stérile,

Dont la garde, à mon sens, est assez inutile ;

Mais po'jrle portrait d'or, attendu le métal,

Le cas, à mon avis, ne paraît pas égal.

Quand le besoin d'argent nous presse et nous harcèle.

Tu sais, mon pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FROMIN

Pourrait-on d'un portrait faire si peu de cas ?

VALENTIX

IS'ous nous sommes trouvés dans de grands embarras. Mais depuis quelque temps, un oncle, un honnête homme (A peine pouvons-nous dire comme il se nomme), A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs. Pour nous mettre à notre aise, et nous

faire ses hoirs : Soixante mille écus d'argent sec et liquide Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FRONTLIN

Ah ciel ? que me dis-tu ?

VALENTIN

Je dis la vérité.

FRONTIN

Quoi ! clans si peu de temps vous auriez hérité ?

VALENTIN

Bon ! nous avons appris le mal de ce bon homme, La mort, le testament, et reçu notre somme, Dans le temps que tu mets à me le demander. Mon maître est diablement habile à succéder.

FRONTIN

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN

Sois-en juge toi-même.

Tu vois bien qu'il fera't une sottise extrême S'il se piquaitencor d'avoir des feux constants : Il faut bien, dans la vie, aller selon le temps. Mes mains de son argent seront dépositaires ; Et je vais me jeter, je crois, dans les affaires.

FRONTLIN

Dans les affaires, toi ?

VALENTIN

Devcmt qii'il soit deux ans.

Je veux que l'on me voie, av^^c des airs fendants, Dans un char magnifique, allant à la campagne. Ebranler les pavés sous six chevaux d'Espagne. Un Suisse à barbe torse, et nombre de valets, Intendants, cuisiniers, re:nplironl mon palais;

Mon buffet ne sera qu'or et que porcelaine ; Le vin y coulera comme l'eau dans la Seine : Et je veux, cher Frontin, largement, à ton tour, Et devant qu'il soit peu t'y régaler un jour.

FROSTIN

J'en suis d'avis.

VALENTIN

Pour toi ma tendresse est extrême.

Mais quelqu'un vient ici.

SCÈNE m

MÉXECHME, VALENTIN, FRONTIN

VALENTIN

C'est Ménechme lui-même.

(A Ménechme.) A vos ordres, monsieur, vous me voyez rendu,

MÉNEceME, o Valentin.

Vous m'avez en ce lieu quelque temps attendu ; Mais j'ai cherché longtemps un papier nécessaire, Pour aller promptement finir chez le notaire. FROMiN, à Ménechrne, qu'il prend pour le chevalier. Mon maître, se brouillant avec vous tout à fait M'en-voie ici, monsieur, demander son portrait , Ses lettres, ses bijoux ; en nous rendant les nôtres, Il m'a recommandé de vous rendre les vôtres. Les voilà.

{// tire de sn poche une boîte à pâtraît et un paquet de lettres
)

LES MÉXECEIMES 49

MÉNf.CHME, à FrontUi.

Tout ceci doit-il durer longtemps ?

FRONTJN

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens : Quand il est survenu rupture ou brouillerie. Et que de se revoir on n'a plus nulle envie. On se rend l'un à l'autre et lettres et portraits.

MÉ.VECHME

C'est l'usage ?

FRONTIN

Oui, monsieur ; on n'y manque jamais.

Ce garçon vous dira que cela se pratique, Lorsque de savoir vivre et de monde on se pique.

VALENTIN

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

L'ami ! savcz-vous bien enfin, que tout ceci M'ennuie étrangement, me lasse, et me fatigue ; Et que, pour vous payer de toute votre intrigue, "Vous pourriez bien sentir ce que pèse mon bras.

FRONTIN

Mort, non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas. Voilà votre portrait, et rendez-nous le nôtre.

Mon portrait ! ([u'cst-ce à dire ?

FRONTIN

Oui, sans doute, le vôtre.

Que mon maître re^ut en vous donnant le sien.

MÉXECHME

J'ai donné mon portrait à ton maître ?

FRONTI.V

Très bien.

Allez-vous dire encor que ce sont là des fables. Et que rien n'est plus faux 7

Oui, de par tous les diables.

Je le dis, le soutiens, et je le soutiendrai.

FRONTIN

Quoi ! vous pourriez jurer, monsieur. .. à

J'en jurerai.

Je ne me suis jamais ni fait graver, ni peindre.

FRONTIN, à part.

Ah ! l'abominable homme ! i

VALEMIN, bas, à Ménech/ne. ^

Il n'est plus temps de feindre.

Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon : ,

C'est pousser assez loin votre discrétion.

MÉNECHME, à Vakrdin.

Je ne sais ce que c'est, ou l'enfer me confonde !

FRONTIN

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde ?

Non ; à moins que le diable, à me nuire obstiné, Ne l'ait peint de sa main, et ne vous l'ait donné.

FRONTIN, à part.

V : •lie audace! quel front ! Mais je veux le confondre. ^ 'jyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre. '// ouvre la boîte, et montre le portrait à Méneehme.) Eh bien ! connaissez-vous ce visage et ces traits ?

MÉ.NECHME, cofisidérarit le portrait.

C)inment diable ! c'est moi ! Qui l'eût pensé jamais ? Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTLx, prenant le portrait.

Voyons donc, je vous prie ; M Mtons l'original auprès de la copie.

!• tr ma foi c'est vous-même ; et vous voilà parlant : Jamais peintre ne fit portrait si ressemblant.

MÉNECHME, à part.

IJ entre là-dessous quelque sorcellerie ;)u du moins j'entre-vois quelque friponnerie. sous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais, >s deux archi-fripons m'auront fait peindre exprès 'nurme jouer ici quelque noir stratagème.

FRO.NTi.v, à Méneehme.

laissons, s'il vous plaît.

MÉ.NECHME

Oh ! finissez voiis-mcme.

Allez apprendre ailleurs à connaître vos gens, Et ne me rompez point la tête plus longtemps.

FRONTIN

Rendez donc le portrait.

De qui donc ?

FRONTIN

De mon maître.

MÉNECHME {le prenant par les épaules).

Je ne sais ce que c'est. Oh ! va te faire paître.

FRONTIN

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux

Je pourrais bien, monsieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN, bas, à Front in.

Tu reviendras tantôt ; je te ferai tout rendre.

FRONTIN

Eh bien, jusqu'à ce temps je veux encore attendre, Mais, si l'on manque après à me faire raison, Je reviens, et je mets le feu dans la maison.

Bon Dieu ! contre les gens quelle rage acharnée ! Pour me persécuter l'enfer l'a déchaînée.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, VALENTIN, MÉNECHME VALENTIN, à part.

Mais je vois le marquis , il tourne ici ses pas Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

LE MARQUIS, empressait vivement Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.

Eh ! cadédis, mon cher, quelle heureuse fortune ! Que je t'embrasse .. encor. . et mille fois pour une. Quelque contentement

que j'aie à té révoir, Régardé-moi ; je suis outré dé désespoir ; Lé jour mé scandalise, et voudrais contré quatre, Pour terminer mon sort, trouver sus à mé battre.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux ; Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS

Un coup dé pistolet mé serait coup de grâce ; Je voudrais que quelqu'un m'écrasât sur la place.

MÉNECHME, à part, à Valentin.

Quel est ce Gascon-là ?

VALENTIN, bas à Ménechme.

C'est un de vos amis.

Sans doute, et des plus chers.

MÉNECHME, bas, à Valentin

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS

Je sors d'une maison, que la terre engloutisse, Et qu'avec elle encor la nature périsse ! Où, jusqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent. D'un maudit lansquenet lé caprice outrageant M'oblige à lé prier dé vouloir bien mé rendre

Cent louis que dé moi lé besoin té fit prendre.

Excuse si je vins ici t'importuner ;

En l'état où je suis, on doit tout pardonner...

Je vous pardonne tout; pardonnez-moi de même, Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême. Je ne vous connais point : comment auriez-vous pu Me prêter cent louis^ ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS

Quel est donc ce discours ? il m'é passe. A l'entendre.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS

Vous n'é m'é devez pas cent louis.

Non, ma foi ; Vous les avez prêtés à quelque autre qu'à moi.

LE MARQUIS

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allemagne, Étant vidé d'argent pour faire la campagne ; Sans âne, ni mulet, prêt à démurer là...

MÉNECHME, h Contrefaisant.

Je n'é m'é souviens pas d'un mot dé tout cela.

LE MARQUIS

Vous vîntes m'é trouver pour vous faire ressource, Et que, sans déplacer, je vous ouvris ma bourse.

A moi ? J'aurais perdu le sens et la raison.

De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS, montrant Valentin.

Cet homir.e-ci présent peut rendre témoignage ; 11 était avec vous ; je rémets son visage. {A Valentin)

Viens-ça, vélître; parle ; oseras-tu nier Ce que son mauvais cur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN

Monsieur...

LE MARQUIS

Parle, ou ma main, dé furur possédée...

VALENTIN

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS

Quelque confuse idée ? oh ! moi, j'en suis certain.

(A Ménechme,)

Çà, monsur, mon argent ou l'épée à la main.

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles, 11 faut que je me batte ?

LE MARQUIS

Un peu : trêve aux paroles ; Il mé faut des effets: vite, dépéchez-vous.

Je ne suis point pressé : de grâce, expliquons-nous.

LE MARQUIS

Point d'explication ; la chose est assez claire.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS

Mais, monsieur, il faut me satisfaire.

Vous satisfaire, moi ! mais je ne vous dois rien : Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS

Quand on me doit, voilà le sergent que je porte. (// net l'épée à la main.) MÉNECHME, à part.

Juste ciel ! quel brutal ! Si faut-il que j'en sorte.

[Haut).

Combien vous est-il dû ?

LE MARQUIS

L'avez-vous oublié ? Cent louis.

Cent louis ! j'en paierai la moitié.

LE MARQUIS

Que je devienne atome, ou qu'à l'instant je mure, Si vous ne me payez le tout dans un quart-d heure.

VALENTiN, bas, à Ménechme.

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne serez plus, De quoi vous serviront soixante mille écus ? Lui n'a plus rien à perdre.

LES MÉNECILMES 07

MÉNECHME, 5fls, à Valeiititi.

Il est pourtant bien rude...

LE MARQUIS

Que dé réflexions, et que d'incertitude I

ilÉNECUME

Si vous êtes si prompt, monsieur, tant pis pour vous; Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux. Je n'ai pas cent louis mais en voilà soixante.

{Bas,è Valenlin.) Tirez-moi de ses mains; faites qu'il se contente.

{A part.) Ah ! si je n'avais pas hérité depuis peu, Je me battrais en diable, et nous verrions beau jeu.

VALENTiN, au marquis.

Voilà plus de moitié, monsieur, de votre dette ; Deruain l'on vous fera votre somme complète.

LE MARQUIS, prenant la bourse. Adiu, monsur, adiu ; je vous croyais du cur, Et vous m'aviez fait voir des sentiments d'honneur ; Mais cette occasion mé prouvé lé contraire Né m'approchez ja-

mais que dé loin... Plus d'affaire; Je serais dégradé de noblesse chez nous, Si j'étais accosté d'un lâché tel que vous.

SCÈNE V MÉNECHME, VALENTIN

Je lui conseille encor de me chanter injure !

Où suis-je ? quel pays ! quelle race parjure !

Hommes, femmes, passants, marchands, Gascons, com-

Pour me faire enrager, tous semblent s'être unis, [mis,

Je n'en connais aucun ; et tous, à les entendre.

Sont mes meilleurs amis, et viennent me surprendre.

Allons voir mon notaire ; et sortons, si je puis,

Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis.

(// s'en va) VALENTIN, courant après lui.

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise ;

Je vous suis obligé des services rendus ;

A tout autre qu'à moi je ne me lierai plus ;

Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,

D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCÈNE VII LE CHEVALIER, VALENTIN

LE CHEVALIER

Ah ! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi ; Mon bonheur est si grand, qu'à peine je le croi. J'ai reçu mon argent : regarde, je te prie, Des billets que je tiens, la force et l'énergie ; Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ; L'un de trois mille écus : l'autre de neuf, de six, De huit, de cinq, de sept. J'achèterais, je pense. Deux ou trois marquisats des mieux rentes en France.

VALENTIN

Quelle aubaine ! Le bien vous vient de toutes parts.

De grâce, laissez-moi promener mes regards

Sur ces billets moulés dont l'usage est utile.

La belle impression ! les beaux noms ! le beau style !

Ce sont là les billets qu'il faut négocier.

Non vos petits billets, vos chiffons de papier,

Où l'amitié s'épanche en de fades paroles.

Et qui ne sont partout pleins que de fariboles.

Va, j'en connais le prix tout aussi bien que toi ; Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi : J'espère à l'avenir m'en servir comme un autre.

VALENTIN

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre ; Votre frère pour vous vient encor d'être pris. Le marquis, qui jadis nous prêta cent louis, Est venu brusquement lui demander la somme : Votre frère, d'abord, a rembarré son homme ; Mais lui, sourd aux raisons qu'il a pu lui donner, A voulu sur le champ le faire dégainer. Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire ; Et, mettant à profit n)on conseil salutaire, 11 en a délivré plus de moitié comptant. Que le marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN

Vos obligations ne sont pas si parfaites : Car avec Démophon il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER

11 l'a vu ?

VALENTIN

Sûrement. 11 est un peu brutal.

Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire. Il a sur son chapitre étendu la satire Et tenu face à face un propos aigre-doux. Qu'on met sur votre compte et que l'on croit de vous. Votre ami contre vous a l'âme courroucée.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée.

SCÈNE VIII DÉMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIX

LE CHEVALIER

Mais je le vois paraître. Où tournez-vous vos pas, Monsieur,
où fuyez-vous ?

DÉMOPHON, traversant le théâtre.

Où vous ne serez pas.

VALENTIX

Voilà le quiproquo.

DÉMOPHON

Pour mon amitié vive.

Je ne reçois de vous qu'injure et qu'invective, Et votre serviteur en est pour moi témoin.

LE CHEVALIER

Monsieur, écoutez-moi.

DÉMOPHON

Non je ne comprends point, Si brutal que l'on soit, qu'on
puisse avoir l'audace De dire, de sang froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER

Vous saurez qu'en ces lieux...

DÉMOPHON

Je ne veux rien savoir.

LE CHEVALIER

C'est bien fait.

VALENTIN, fi Demophon.

Ecoutez, sans tant vous émouvoir.

DÉMOPHON, à Valentin.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises ?

VALENTIN

Mon Dieu ! non. Sans sujet vous en venez aux prises. Je vais dans un moment dissiper ce soupçon : Tous deux vous avez tort, et vous avez raison.

DÉMOPHON

Oh! pour moi, j'ai raison; toi-même, sois en juge.

LE CHEVALIER

Et moi je n'ai pas tort.

VALENTIN

Tout ce petitgrubage Entre vous excité va finir en deux mots. Monsieur vous a tantôt tenu certains propos Assez durs, dites-vous ?

DÉMOPHON

Hors de toute croyance.

LE CHEVALIER

Moi ! je vous ai...

VALENTIN, au chevalier.

Paix donc, point tant de pétulance.

Je ne dirai plus rien si vous parlez toujours.

(A Démophon).

L'homme qui vous a fait d'impertinents discours. C'est lui, sans être lui ; ce n'est que son image. De taille, de façon, de nom, et de visage ; Et, quoique l'un soit l'autre, ils diffèrent entr'eux ;

Tous les deux ne font qu'un, et cependant sont d'eux.

Ainsi c'est l'autre lui, vêtu de ses dépouilles,

Le portrait de monsieur, qui vous a chanté pouilles.

DÉMOPHON

De quels contes en l'air nie fais- tu l'embarras?

LE CHEVALIER

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN

La chose, j'en conviens, ne paraît pas trop claire : Mais sachez que monsieur en ces lieux a son frère, Frère jumeau, semblable et d'habits et de traits, Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses

traits. Vous l'avez pris pour lui; mais, quoiqu'il soit semblable. L'autre est un faux brutal : voici le véritable.

DÉMOPHON

Quelque étrange que soit ce surprenant récit, Je me plais à le croire ; il flatte mon esprit.

De ce frère jumeau pardonnons les sottises. Et d'une et d'autre part oublions nos méprises. VALENTIN, montrant la marque du chapeau du chevalier.

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal ; il doit dans l'embarras vous servir de fanal ; Quand vous verrez monsieur ensemble avec son frère, Il vous empêchera de prendre le contraire. Vous apprendrez par-là quel est le vrai des deux

DÉMOI'HON

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER

Quoi qu'aujourd'hui le ciel fasse pour ma fortune, Sans ce cœur, j'y renonce, et je n'en veux aucune.

ACTE CINQUIÈME SCÈNE I

IMÉNECHME, seul.

En vain j'ai demandé le notaire en tous lieux, J'ai cherché son logis pendant une heure ou deux, J'ai besoin de quelqu'un qui veuille m'y conduire. Toujours quelque fâcheux a pris soin de me

nuire. Je crois que le guignon ne me quittera pas. L'un, du bout de la place accourant à grands pas, Comme le plus chéri de mes amis fidèles, Me vient de ma sauté demander des nouvelles ; In autre, à toute force, en me serrant la main. Me veut mener souper au cabaret prochain ; Celui-ci, m'arrétant au détour d'une rue. Me force à lui payer une dette inconnue ; Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer, Si j'en connais aucun, non jdus que Lucifer ! Ma foi, je n'y tiens plus ; toute cette séquelle M'dura bientôt, je crois, fait tourner la cervelle.

Co3JEDIES ARRANGEES

MÉNECHME, DF.MOPHON, ROBERTIN

DÉMOPHON, sans voir Ménechme.

Ah ! monsieur Robertin, vous venez justement, Et nous vous attendons avec empressement.

MÉNECHME, à part.

C'est le notaire.

ROBERTIN

Si toute la compagnie Dans ce moment propice est chez vous réunie ; Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord. Il nous faut procéder ..

MÉNECHME, au notaire.

Rien ne presse si fort.

RCBEKtIN, continuant.

Voici ilonc le contrat...

Mais, monsieur le notaire, Avant tout finissons une certaine affaire, Qui plus que celle-là me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur. Je n'aurais pas usé de tant de diligence, Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance De vouloir achever le contrat au plus tôt.

LES MENECHMES

Vi.iis m'avez VU chez vous ?

ROr.ERTIN

Qui ? moi ? moi

Oui monsieur.

Quand ?

ROCERTIN

Tantôt...

ROBERTIN

Vous ; oui, vous ; au logis où j'habite Vous m'avez fait l'iion-
neur de me rendre visite ; Mais je l'ai bien payé : soixante mille
écus N'ont pas rendu vos pas ni vos soius superflus.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN

Vous vous divertissez, vous avez de quoi rire.

Je ne ris nullement et me fâche à la fin.

Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plait, Roberlin ?

ROBÎLLTIN

Oui, l'on me nomme ainsi.

N'êtes-vous pas notaire ?

ROBERTIN

Et de plus honnête homme.

HÉNECHME

Oh ! c'est une autre affaire.

N'avez-vous pas chez vous soixante mille écus A moi ?

ROBERTIN

Je les avais, mais je ne les ai plus.

MÉ.NECHME

Comment donc ?

ROBERTIN

K'est-ce pas Ménechme qu'on vous nomme.

MtNECHME

Sans doute.

ROBERTLN

C'est à vous que j'ai remis la somme, En bon argent comptant,
ou billets au porteur, Dont j'ai votre quittance; et c'est là le
meilleur.

Quoi! monsieur, vous auriez le front et l'insolence...

ROBERTIN

Quoi ! monsieur, vous auriez l'audace et l'impudence...

De dire que j'ai pris soixante mille écus ?

ROBERTIN

De nier hardiment de les avoir reçus ?

Voilà, je le confesse, un homme abominable.

ROBERTIN

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe détestable.

DÉMOPHON, se mettant entre eux deux.

Eh! messieurs, doucement ; je suis pour vous honteux, Et je ne
sais ici qui croire de vous deux.

**MÉNECHME , VALENTIN , DÉMOPHON ,
ROBERTIN**

VALEXTIN

Eh ! qu'est-ce donc, messieurs ? Voilà bien du grabuge!

MÉNECHME, montrant Valentin.

De notre différend cet homme sera juge; Il ne m'a point quitté ; je m'en rapporte à lui.

(A Valentin).

Qu'il parle Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui De monsieur que voilà ?

VALENTIN

Sans doute en belle espèce ; Soixante mille écus, que votre oncle vous laisse. Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MÉNECHME, le prenant au collet.

Ah ! maudit faux témoin ! malheureux imposteur ! Tu peux soutenir...

VALENTIN

Oui : je soutiens que la somme A tantôt éternise entre les mains d'un homme Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur. (Montrant Démopiton).

Il est de plus l'ami bien connu de monsieur. Il s'appelle Ménechme. Il est de Picardie ; Et si vous le niez, c'est une perfidie. Je lèverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN

Vous voyez, s'il se peut un plus méchant esprit.

MÉNECHME

Non, je ne pense pas que l'enfer soit capable
De vomir sur la terre, en sa rage exécrationnelle,
Des hommes, des démons si méchants que vous tous :
Et... je ne puis parler tant je suis en courroux.

LE CHEVALIER, MÉNECHME, DÉMOPHON, ROBERTIN, VALENTIN

LE CHEVALIER, à part.

Ma présence, je crois, est ici nécessaire
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystère.

ROBERTIN, apercevant le chevalier.

Qu'est-ce donc que je vois ? Quel prodige en ces lieux ! Quelle
aventure ! 6 ciel ! dois-je en croire mes yeux ? Je ne sais point
messieurs, si j'ai le regard trouble, Si c'est quelque vapeur, mais
enfin je vois double.

MÉNECHME, apercevant le chevalier.

Quel objet se présente, et que me fait-on voir ? C'est mon portrait
qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER, à Ménechme.

L'Mirqiloi prendre, monsieur, mon nom et ma figure ? Je
ii.';iiipelle Ménechme, et c'est me faire injure.

MÉNECrIME, à part.

\o\\k, sur ma parole, encor quelque fripon !

{Au chevalier.) Et (le quel droit, monsieur, me volez-vous mon nom? Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER

Pour moi, dès le berceau je n'en ai point eu d'autre.

Mon père, en son vivant, se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

En me mettant au monde on vit mourir ma mère.

LE CHEVALIER

La mienne est morte aussi de la même manière.

MÉ.NECHME.

Je suis de Picardie.

LE CHEVALIER

Et moi pareillement.

J'avais un certain frère, un mauvais parnement, Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER

Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

Ce frère étant jumeau, dans tout me ressemblait.

LE CHEVALIER

Le mien est mon image, et qui me voit le voit.

MÉNECUME

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frère ?

C'est vous qui l'avez dit ; voilà tout le n[^]ystère.

Est-il possible ? ô ciel!

LE CHEVALIER

Que cet embrassement Vous témoigne ma joie et n-.on ravissement. Mon frère, est-ce bien vous? Quelle heureuse rencontre! Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

Mon frère, en vérité. . je m'en réjouis fort ; Mais j'avais cependant compté sur votre mort.

DÉMOPHON

Ma surprise, messieurs, est égale à la vôtre ; Mon ami, quel est-il ? est-ce l'un ou bien l'autre ? L'incident que je vois, certes, n'est pas commun. Puis-je avoir deux amis ? Non, il ne m'en faut qu'un. Pour qu'en son embarras mon âme soit contente, (Reconnaissant la inarque du chapeau du chevalier). Elle doit opérer le choix qui se présente.

Également porté de l'une et l'autre pari,

(// donne la tnain au chevalier).

Je prends monsieur ; il faut en courir le hasard.

ROBERTi.N, prenant les deux frères par le bras. Moi, je vous prends tous deux Je veux que l'onm'ins- En quelles mains enfin cette somme est remise, [truisse L'un de vous a touché soixante mille écus. LE CHEVALIER, à Rohertiu.

N'en soyez point en peine, et je les ai reçus. C'est moi qui, pour la mienne ayant pris sa valise, Ai su me prévaloir d'une heureuse méprise ; C'est lui qui pour un legs, vient d'arriver ici ; C'est moi qu'on a cru mort, et qui m'en suis saisi.

MÉ.NECHME

Vous m'avez donc trahi vous, monsieur le notaire ?

ROBERTIN

Je n'ai rien fait de mal dans toute celte affaire;

Et j'ai du testateur suivi l'intention.

Il laisse à son neveu cette succession :

Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien cà dire.

LE CHEV.VLIER

Aux arrêts du destin, mon frère, il faut souscrire; Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content. Et je vais en donner une preuve à l'instant. Reconnaissez le cœur d'un frère qui vous aime, Car en moi vous pouvez voir un autre vous-même,

Et pour vous faire voir quelle est mon amitié De la succession recevez la moitié.

Que trente mille écus terminent cette affaire. MÉNECHME, embrassant le chevalier.

A ce dernier trait-là je reconnais mon frère.

{A Démophon.) Ça, raccommodez-vous, malgré notre discord. Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort, Moi, vous nommant fripon, et vous m'appelant traître ; Nous n'avions pas pour lors, l'honneur de nous con-

[naître.

FIN DES MENECHMES.

LE PHILINTE DE ILIÈRE

OU LA SÛRTE PU MIS. THROPE

É LIANTE, PHILINTE

PHILINTE, avec humeur.

« Je prends tout (Jouement les hommes comme ils sont, « J'accoutume ma femme à souffrir ce qu'ils font. * » Éliante, on fait mal pour vouloir trop bien faire ; > Un défaut peut servir, et ce qui nuit peut plaire^^

Pourquoi donc cette humeur, mon oncle, y pensez vous? D'où vient celle colère ? et quand ..

PHILINTE

Moi, du courroux ?

Mais point. Je sens très bien qu'il faut que je m'arrange Afin de me soumettre à l'influence étrange Que vous donne sur moi

votre oncle parvenu Aux suprêmes honneurs. Votre tour est venu. Votre oncle est tout puissant depuis quelques semaines Pour mon avancement je reconnais vos peines. Un peu d'ambition m'a gagné ; je le sais. Me voilà par vos soins, comte de Valancés ;

* Ces deux vers sont de Molière, et c'est Philinte, dans le Misanthrope, qui les prononce.

Mais Philinte toujours d'humilité profonde : Comte de Valancés, pour briller dans le monde ; Mais Philinte, céans, autant qu'il se pourra. Pour n'y faire en un mot, que ce qu'il vous plaira.

ÉLIANTE, riant.

Comte de Valancés, mais toujours cher Philinte, Avez-vous tout dit ?

PHILINTE Oili.

ÉLIANTE

Voyons : de cette plainte, De cet excès d'humeur, dites-moi la raison ? Raison juste ou plausible.

PHILINTE

Eh bien ! quelle maison, Dites-moi, je vous prie, est celle que j'habite Depuis six jours ?

C'est un hôtel garni.

PHILINTE

Quel gîte!

Lorsqu'un titre d'honneur exige de l'écuit, Que tour à tour, chez moi, les plus grands de l'État, Vont venir à la file ; il vous a plu de faire De l'hôtel du Poitou ma demeure ordinaire.

ÉLIANTE

Sur de nouveaux projets notre hùtel s'établit ;

Et quand du haut en bas, on arrange, on bâtit. Fallait-il pour trois mois d'intervalle, peut-être. Se meubler autre part ? vous en êtes le maître. Mais qui s'en chargera ? Sera-ce vous ou moi ? Cette espèce de soin veut de la bonne foi. Qu'à quelque entrepreneur la charge en soit donnée, Et l'on vous volera vos rentes d'une année.

PHILINTE

C'est fort bien dit, monsieur, et vous ne pourriez pas M'alléguer aujourd'hui ces motifs d'embarras, Si, comme j'ai déjà commencé de le dire, "Vous n'aviez par avance, usé de votre empire, Pour me faire chasser Robert, mon intendant.

ÉLIANTE

C'est un fripon.

PHILINTE

Robert était adroit, prudent, Actif, officieux.

ÉLFANTE

C'est un fripon, vous dis-je ; Oui, monsieur, et croyez lorsqu'un valet m'oblige A le faire chasser, sans nul ménagement, Qu'il le mérite bien.

PHILINTE

Monsieur, assurément Je n'ai pas balancé. Soit raison, soit caprice, Ce Robert, en un mot, n'est plus à mon service :

Que voulez-vous de plus ? Mais d'un vol controuvé Je pense qu'on l'accuse, et rien n'est moins prouvé.

ÉLTANTE

Et moi, j'ensuis certain ; et sans trop vous déplaire, Voulez-vous que j'ajoute un avis nécessaire ? Sans zèle pour les bons, faible pour les méchants, Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchants.

PHILINTE

Je suis comme il faut être ; et tout me dit, me prouve...

SCÈNE II ÉLLINTE, DUBOIS, PHILINTE

DUBOIS

Monsieur, grâce au ciel, à la fin, je vous trouve, J'ai cru...

PHILINTE

C'est vous, Dubois, que faites-vous ici ?

DUBOIS

Je vous cherche tous deux.

Que veut dire ceci ?

Comment ..

ÉLIANTE

N'êtes-vous plus au service d'Alceste ?

DULOIS

j'y suis jusqu'à la mort; mais un tracas funesle...

ÉLIANTE

Éprouve-t-il encor des revers aujourd'hui, Dans sa retraite ?

DUBOIS

Encor! le diable est après lui.

Ils vont chanter victoire, à présent, les infâmes ; Et s'il tombe un malheur, c'est sur les bonnes âmes.

PHILINTE

Vous verrez qu'au milieu des rochers et des bois, Sévère défenseur de la vertu, des lois, 11 se sera mêlé, je gage, en quelque affaire, Ou dans quelque débat dont il n'avait que faire.

DUBOIS

Monsieur l'a deviné. C'est son cœur excellent...

PHILINTE

Oh ! voilà mon censeur austère et violent.

DUBOIS

Tout ceci vient d'un champ près d'une métairie. Qui depuis fort longtemps est dans sa seigneurie. Et pour le conserver... mon maître a tant de mal !... Le champ n'est pas à lui ,. non vraiment... c'est égal Tout comme le sien propre il cherche à le défendre. Les enragés voyant qu'ils ne pouvaient le prendre, L'ont voulu saisir, lui .. douze ou quinze sergents Sont venus l'arrêter...

ÉLi.\NTE, alarmé.

Votre maître !...

DUBOIS

Ses gens Ont écarté bientôt toute celte canaille : Et lui de se sauver. Enfin, vaille que vaille, Il fuit pour aller loin dévorer son souci ; Et pour vous embrasser, il passe par ici.

ÉLIANTE

Et quand arrive-t-il ?

DUBOIS

Mais, de la nuit dernière, Nous sommes dans l'hôtel. La chose est singulière ! Vous y logez aussi. L'on m'a dit : •< Demandez... » Car vous avez deux noms, à présent, attendez... On vous nomme monsieur... monsieur... D'abord j'ou Les noms. Quoi qu'il en soit, l'hôtesse fort polie [blie Qui me voyait courant depuis le grand matin, Et qui sait vos deux noms, m'a dit...

ÉLIANTE

Heureux destin !

Ton maître est dans l'hôtel ?

DUBOIS

Oui vraiment.

PHILLINTE

Viens ; je vole...

DUBOIS

Attendez. N'allons pas ici faire une école.

Il écrit. Vous sentez qu'après de pareils coups,

Les affaires, là bas sont sens dessus dessous :

Il m'a bien dit: « Dubois ne laisse entrer personne.... ((Parce que... » Peste ! il faut faire ce qu'on m'ordonne; Attendez, s'il vous plait, que j'aie un peu savoir... Si vous... Oii ! qu'il aura de plaisir à vous voir !

(Il sort)

SCÈNE III ÉLIAME, PHILINTE

PHILINTE

Cet homme je le vois, sera toujours le même.

ÉLIANTE

Monsieur, plaignons Alceste.

PHILINTE

Ou plutôt son système.

ÉLIANTE

Que nous devons bénir la fortune, aujourd'hui, Qui nous offre un moyen de lui servir d'appui ! Mon oncle, avec succès, sur notre vive instance, Emploiera son crédit, son zèle, sa puissance. Et surtout sa justice, à servir notre ami.

PHILINTE

Je promets de ne pas m'employer à demi. Pour finir une affaire assez embarrassée. Puisque sa liberté se trouve menacée.

Mais encore, monsieur, il est prudent, je crois, De connaître, avant tout, sa conduite, ses droits ;

Car sa bizarrerie, impossible à réduire. En de tels embarras aurait pu le conduire. Qu'il serait messéant et même dangereux De s'avouer, bien haut, sottement généreux. Mais je le vois...

SCÈNE IV ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

PHILINTE, se jetant au cou d'Alceste.

Alceste, embrassons-nous. Que j'aime Ce souvenir touchant ! qu'en un malheur extrême Vous ayez pris le soin de venir, de voler "Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler !

ÉLIANTE, ému.

Rassurez vous, Alceste, et croyez qu'Éliante Ne voit pas vos malheurs d'une âme indifférente. ALCESTE, serra/i/ de droite et

de gauche la main de ses

amis.

« Je cherchais, sur la terre, un endroit écarté « Où d'être homme d'honneur on eût la liberté. » * Je ne le trouve point, th ! quel endroit sauvage, Que le vice insolent ne parcoure et ravage ? Ainsi, de proche en proche et de chaque cité File au loin le poison de la perversité.

* Ces deux vers sont de Molière, et les derniers que prononce Alceste dans le Misanthrope

Dans la corruption le luxe prend racine ; Du luxe l'intérêt tire son origine ; \. De l'intérêt provient la dureté du cœur. Cet endurcissement étouffe tout honneur ; Il étouffe pitié, pudeur, lois et justice. D'une apparence d'ordre et d'un devoir factice Les crimes les plus grands grossièrement couverts, Sont le code effronté de ce siècle pervers. La vertu ridicule avec faste est vantée ; Tandis qu'une morale, en secret adoptée, Morale désastreuse, est l'arme du puissant Et des fripons adroits, pour frapper l'innocent.

PHILINTE

Croyez qu'il est encore des âmes vertueuses, Promptes à secourir les vertus malheureuses. Il en est, cher Âlceste, ainsi que des amis. Prêts à s'intéresser à vous.

ALCESTE

Est-il permis Que parmi tant de gens présents à ma mémoire. Je n'en sache pas un que je voulusse croire Assez franc et sincère, ici comme autre part, Pour mériter de moi la faveur d'un regard,

Et que, dans le projet de quitter ma patrie, Vous deux soyez les seuls que mon âme attendrie Ne puisse abandonner parmi ceux que je vois. Sans vous revoir au moins pour la dernière fois î

LE PHILINTE DE MOLIÈRE 80

ÉLIANTE

J'espère un meilleur sort. Vous changerez d'idée. L'espérance en mon cœur en est juste et fondée. Vous ne nous quittez pas T

Je ne vous quitte pas !

Je porterai si loin ma franchise et mes pas, Qu'enfin je trouverai pour eux un sûr asile. Morbleu ! grâce au destin qui de ces lieux m'exile, Je veux voir une fois si ce vaste univers Renferme un petit coin à l'abri des pervers. Ou si j'aurai la preuve effrayante et certaine Que rien n'est si méchant que la nature humaine.

PHILINTE, ricanant.

Allons... apaisez-vous. Vous n'êtes pas changé ; Et si je puis ici former un préjugé 'Sur un dessein si prompt et sur votre colère, ■ Nous pouvons aisément arranger votre affaire. On la dirait terrible, avoir votre courroux ; Mais je m'en vais gager, cher Alceste, entre nous, Que ce nouveau désastre est au fond peu de chose.

ALCESTE

7est un amas d'horreur dans l'effet, dans la cause. Et vous, df^jù, monsieur, qui me désespérez, ^ui jugez de sang-froid ce que vous ignorez, ^oyez s'il fut jamais une action plus noire

Que le trait... Attendez ; avant que cette histoire, Qui sera pour
notre âge un éternel affront, Vous fasse ici dresser les cheveux
sur le front, Attendez qu'à Dubois je donne en diligence Un ordre
assez pressant et de grande importance. Dubois !

SCÈNE V ÉLIANTE, DUBOIS, ALGESTE, PHILLANTE

DUBOIS

Monsieur.

Va-t'en chercher un avocat.

Pour tenir mes papiers et mes biens en état. Je ne veux plus
du mien Cours.

DUBOIS '

Monsieur !...

ALCESTE

Va, te dis-je.

DUBOIS

Où donc ?

ALCESTE

OÙ je te dis.

DUBOIS

Je ne sais...

ALCESTE

Quel vertifi-e

IS'entends-tu pas ?

DUBOIS J'entends.

ALCESTE

Va donc.

DUBOIS

Où tu voudras.

En quel endroit

ALCESTE DUBOIS

Monsieur ; mais encor.

ALCESTE

Maladroit, Je te dis de m'aller chercher, et tout à l'heure. Un avocat.

DUBOIS

Fort bien...

ALCESTE

Pars donc.

DUBOIS

Mais sa den.eurc?

ALCESTE

Sa demeure est le lieu que choisiront tes pas. Prends le premier venu. Cours ; ne t'informe pas Ce qu'il est, ce qu'il fait, ni comment il se nomme. Va : du hasard lui seul j'attends un honnête homme.

DUBOIS

Allons.

{Il sort}.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

PHILINTE, ricanant.

Y pensfiz-vous ? Peut-on de bonne foi, Charger un inconnu, mon cher, d'un tel emploi ? Et pour trouver un homme exact, plein de droiture..

ALCESTE

Vraiment, je risque fort d'aller à l'aventure.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Comme si tous ceux que je pourrais choisir Ne se prétendraient pas formés à mon désir. Et que le plus fripon ne soit, par son adresse, Réputé le héros de la délicatesse ?

PHILINTE

Mais il faudrait encor, pour livrer votre bien. De votre préposé connaître d'abord...

ALCESTE

Rien.

Je veux un honnête homme, il est bien vrai, Philinte Mais je ne l'attends pas, à vous parler sans feinte, Même en sortant ici de l'usage commun ; Et c'est un coup du ciel, s'il peut m'en tomber un.

PHILINTE

Cependant...

Vos discours sont perdus, je vous jure. Voulez- vous écouter ma fâcheuse aventure ?

PHILLNTE

voyons donc.

ALCESTE

Quand vous me quittâtes tous les deux, J'allais m'ensevelir dans un désert affreux... Affreux? pour le méchant ; pour la vertu, superbe ! L'homme avait, en ces lieux, pour trésor une gerbe, Piiur faste la santé, le travail pour plaisirs, Et la paix de ses jours pour uniques désirs. Grâce au ciel ! dans ce lieu sauvage et solitaire, l' irmi de bons vassaux je trouvais ma chimère ; Douce pitié, candeur, raison, franche gaîté, L'ignorance des maux, et l'antique bonté. M lis qu'elle dura peu, cette charmante vie ! La un jour, la discorde et le luxe et l'envie, 1-15 désirs corrupteurs et l'avidité, Lt les besoins parés de leur perfide attrait, Avec un parvenu, turbulent personnage.

Vinrent, en s'y logeant, troubler mon voisinage. Vous vous doutez fort bien, à cette invasion, Des rapides progrès de la contagion.

Le bonheur déserta .. Je tais les brigandages Qui vinrent assaillir nos paisibles ménages. Je veux, dans le principe, effrayé de ces maux.

Maintenir à la fois, la paix et mes vassaux ; Mais enfin, à l'appui d'un renom de puissance, L'iniquité parut avec tant d'impudence, Que j'oppose, en courroux, au front de l'oppresser, Le front terrible et fier d'un juste défenseur. Le champ d'un villageois, son patrimoine unique, Convient au parvenu, qui, de ce bien modique, Veut agrandir un parc, je ne sais quel jardin. Qui fatigue la terre et mon village. Eufin, 11 veut avoir ce champ ; on ne veut pas le vendre, Et voilà cent détours inventés pour le prendre. Titres insidieux, procès, ruse, incidents, Créanciers suscités, persécuteurs ardents, Bruit, menaces, terreur et domestique guerre. L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre ; Et moi, lâche témoin de ce crime inouï. Je l'aurais enduré ! je me

suis réjoui De braver des fripons et d'en avoir vengeance : En faisant tête à tous, plaidant à toute outrance. J'ai soutenu le faible ; et le faible vainqueur A conservé son bien. Alors, la rage au cœur. Les traîtres ont tourné contre moi leurs machines ; Ils ont tant fait d'horreurs, tant fait jouer de mines, Tant controuvé de faits, avec dextérité, Que je ne sais comment, je me vois décrété. (Il montre un porte-ftuille).

LE PniLINTE DK MOLIERE 91

J'ai cent preuves ici de leur lâche conduite, Et cependant il faut que je prenne la fuite. La loi donne aux méchants son approbation, Et l'exil est le prix d'une bonne action.

ÉLIAME

Oui, sans doute, elle est bonne, Alcesle ; je la loue ; Et des lois c'est en va'n que le méchant se joue. Avant peu, croyez-moi, vous aurez de l'appui. Mon oncle de l'Etat est ministre aujourd'hui, Et son rang m'autorise à promettre d'avance, Que vos vils ennemis. .

ALCESTE

Qui, moi ? je l'en dispense.

De vos soins généreux je suis reconnaissant : Mais la seule vertu doit garder l'innocent. Et j'aurais à rougir qu'une main protectrice Redressât la balance aux mains de la justice.

PniLIXTE

Mais il peut arriver...

ALCESTE

Tout ce que l'on voudra:

Des juges ou de moi voyous qui rougira.

PnILINTE

Enfin...

ALCESTE

Et devant eux j'accuserais en face Quiconque en ma faveur
irait demander grâce.

PHILINTE

C'est tenir un discours dépourvu de raison. Et si, par un effet
de quelque trahison, Des calomniateurs, d'une voix clandestine,
Ont suscité l'arrêt comme je l'imagine, 11 faut bien s'employer,
avant d'être arrêté, A se laver du fait qui vous est imputé. La fa-
veur est utile alors, et j'ose croire...

ALCESTE

Et peut-on m'alléguer d'iniquité plus noire.

Que ce jeu ténébreux et ces perfides soins,

Par lesquels, à l'appui de quelques faux témoins,

De l'homme le plus juste, et sans qu'il le soupçonne,

On peut, à tout moment, arrêter la personne ?

A la perversité dès lors tout est permis,

Et tout homme est coupable, ayant des ennemis.

Ah ! c'est trop écouter ces avis politiques.

En ceci je n'ai fait que le bien. Oui, morbleu !

Je fais tête à l'orage ; et nous verrons un peu,

Si l'on refusera de me faire justice.

Justice? c'est trop peu. Je veux qu'on m'applaudisse,

Non que ma vanité s'abaisse à recevoir

Un encens pour un trait qui ne fut qu'un devoir :

Mais enfin, dans un siècle égoïste et barbare,

Où le crime est d'usage et la vertu si rare.

Je prétends qu'un arrêt, en termes solennels.

Cite mon innocence en exemple aux mortels.

PHILINTE, riant.

La méthode, en effet, serait toute nouvelle.

ALCESTE

En serait-elle donc et moins juste et moins belle ?

PHILINTE

Mais comment voulez-vous, obligé de partir...

ALCESTE

Mon bien reste ; et plutôt que de me démentir, J'en emploierai
la rente et le fonds, je vous jure, A sauver à l'honneur une mor-

telle injure. J'attends un avocat, et je vais l'en charger ; Et vous, en ce moment, qui voulez m'obliger. Par la protection d'un oncle que j'honore, Que je connais beaucoup, j'ajoute même encore Digne du noble poste où j'apprends qu'on l'a mis ; Gardez-vous, je vous prie, au moins, mes chers amis, De souiller par vos soins la beauté de ma cause ; S'il faut d'un tel crédit que votre main dispose. Que ce soit par clémence, ou pour aider des droits, Que ne peut protéger la faiblesse des lois.

SCÈNE VII ÉLIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE

ALCESTE

Te voilà ? tu viens seul?

DUBOIS

Ah ! monsieur, quel message !

ALCESTE

Quoi donc ?

DCBOIS

Si vous saviez...

ALCESTE

Parle sans verbiage.

DUDOIS

Je n'aurais jamais cru, puisqu'il faut achever, Monsieur, un avocat si pénible à trouver.

ALCESTE

En vient-il un enfin ?

DUBOIS

Donnez-vous patience.

ALCESTE

Morbleu !...

DUBOIS

Je viens, monsieur...

ALCESTE

Et d'où ?

DUBOIS

De l'audience.

ALCESTE

Eh bien ?

DUBOIS

Vous m'avouerez qu'en un semblable cas.

C'était un bon nioven d'avoir des avocats.

ALCESTE

Finis, bavard.

DUBOIS

J'arrive en une grande salle.

J'entre modestement, et sans bruit, sans scandale, l'irmi vingt pelotons d'hommes noirs ; doucement J'adresse à l'un d'entre eux mon petit compliment. Il avait un grand air, une attitude à peindre ; 11 m'a bien écouté ; je ne peux pas me plaindre.

Abrège, ImpertineDt.

DUBOIS

Là, sans faire le sot, Te que vous m'avez dit, je l'ai dit mot à mot. '^ue croiriez-vous, monsieur ?..

ALCESTE

Parle.

DUBOIS

Il s'est mis à rire, Non, vraiment, comme j'ai l'honneur de vous le dire, A tous ses compagnons d'un et d'autre côté, Il m'a conduit lui-même avec civilité ; Et, dans moins d'un instant, autour de moi, sans peine, An lieu d'un avocat, j'en avais la centaine. A trente questions j'ai fort bien répondu, Ft de rire toujours. Du reste, temps perdu, >ul n'a voulu venir.

ALCESTE

Comment, maraud ! ..

DUBOIS

De grâce, Attendez un moment Alors d'une voix basse. L'un des rieurs m'a dit : « Mon ami, voyez-vous » Cet homme seul, là-bas, qui lit ? C'est, entre nous, » L'homme qui vous convient. Abordez-le. » J'y vole : C'est un homme assez mal vêtu ; mais la parole. Il la possède bien, si je peux en juger. Bref, nous sommes d'accord ; et pour vous obliger, 11 va venir ici ; j'ai dit votre demeure ; Et vous allez le voir, monsieur, dans un quart-d'heure.

SCÈNE VIII ÈLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

PHILIKTE

Je vois, à son discours bien circonstancié. Qu'un homme de rebut va vous être envoyé.

ALCESTE

Qu'importe ?

PHILIME

Un ignorant, et quelque pauvre hère...

ALCESTE

Que mon opinion de la vôtre diffère !

Car il me plaît déjà.

PHILINTE, riant.

Je n'en suis pas surpris.

ALCESTE

Eh mon dieu ! laissez donc vos sarcasmes, vos ris, Rentrons.
Je suis à vous, monsieur, à l'instant même.

(Eliante sort.) Et vous, monsieur, malgré la répugnance extrême, Que pour un homme pauvre ici vous faites voir, Sachez que, dans un temps si funeste au devoir, Où rien n'enrichit mieux qu'il le crime et le vice, La pauvreté souvent est un heureux indice.

FIN DU PREMIER ACTE

SCÈNE II

L'AVOCAT, seul.

Je ne peux retarder un si pressant secours.

Dans deux heures d'ici, j'ai rendez-vous ; j'y cours,

Et si l'on me procure une prompte audience,

Mon fripon n'aura pas tout le succès qu'il pense. Qu'un n'est tel qu'un fripon, pour déincliner d'abord Le front d'un honnête homme] ^ Et quelque grand effort Que j'aie, à son aspect, pu faire sur moi-même, Le fourbe a démêlé ma répugnance extrême. Sa lettre me le prouve. Il est aisé de voir, Que, si je ne me hâte, il trompe mon espoir. Jusques au moindre mot, si je l'ai bien comprise. Tout y montre son but... Mais que je la relise. (Il lit la lettre d'une manière lente, lien articulée et réfléchie.) « Après lui, ce que je vous ai dit hier, monsieur » l'avocat, je ne vois pas pour moi vous n'avez pas déjà * fait choix d'un procureur qui comprenne et hâte

» comme il faut notre affaire J'arriverai demain au » soir (aujourd'hui) de Versailles à Paris. Si, dans d la journée vous n'avez pourvu à cela, pour contrain- » drc sans retard le cjmte de Vaian- cès au paiement de » son billet, et d'une manière convenable àbien lier ce » comte de Vaiancès, il faudra chercher d'autres moyens. » Je suis votre serviteur. Robekt. »

(// plie la lettre et la ferre.) Ah 1 fourbe dangereux ! Robert, monsieur Robert, Dans les crimes adroits vous êtes un expert. Mais je vous préviendrai, pour pou qu'on me seconde. On vient... Ta, pour remplir l'espoir où je me fonde, Dépêchons...

SCÈNE III DUBOIS, AIXESTE, L'AVOCAT

ALCESTE

Eh! Dubois!... sors; et fais qu'un moment On ma laisse tranquille en cet appartement.

{Dubois sort }

SCÈNE IV ALCESTE, L'AVOCAT

ALCESTE

Aux périls du hasard, monsieur, sans vous connaître, Je vous fais appeler, et j'ai bien fait peut-être ; Car, si tout votre aspect est un parfait miroir, Vous êtes honnête homme, autant que je puis voir.

l'avocat Monsieur...

ALCESTE

Ne croyez pas qu'ici je m'en informe, V, à telles questions sont toujours pour la forme : Et c'est dans le travail que je vais vous livrer, que je verrai de vous ce qu'il faut augurer.

L'avocat N'attendez pas non i) Uis, monsieur, quo je m'épuise A vous peisuer sur ma grande franchise. Dès le premier abord, deux hommes ont le droit

Pc se jüig;er entre eux sur ce que chacun croit : C'est l'usage, au surplus. Je sais ce que je pense ; Et je n'arrach.e pas, monsieur, la confiance.

ALCESTE

Vous me plaisez ainsi Venons au fait Exprès ..

L'avocat Avant de me mêler, monsieur, à vos secrets, Apprenez-moi s'il faut, sans délai ni remise, Dans quelque objet pressant prêter mon entremise.

ALCESTE

Dans ce jour, tout à l'heure, à l'instant.

L'avocat

Je ne puis M'en charger.

alcestk Savez-vous en quel état je suis, Monsieur ? Et pouvez-vous, dans une telle affaire, Sans trahir les devoirs de votre ministère. Me refuser les soins que j'implore de vous ?

C'e.^t une iniquité.

L'avocat

Calmez votre courroux ;

A de nouveaux devoirs chaque fois qu'on m'appelle,

J'y vole avec plaisir, je puis dire avec zèle ;

Et c'est pour le prouver que je me trouve ici.

Tous ceux que j'entreprends, je les remplis. Aussi,

Quand l'esprit d'une affaire ou mon temps m'en éloignent

Il n'est point de motif ni de loi qui m'enjoignent De me cliar-
ger, sans choix, de soins embarrassants, Pour négl 'ger alors les
plus iilcressanls.

ALCESTE

L'affaire qui me touche est pressée, importante ; Arrivé cette
nuit, je pars demain. L'attente Peut être dangereuse.

l'avocat

Une même raison Dans deux heures au plus m'appelle en ma
maison.

ALCESTE

Ah ! monsieur, est-ce donc la chaleur noble et fort3 Qui de-
vrait animer les gens de votre sorte ?

L'AVOCAT

Mais, monsieur...

On devrait, par une expresse loi, Défendre à l'avocat de dispo-
ser de soi.

l'avocat Je suis flatté, vraiment, de cette préférence. Qui vous fait...

ALCESTE

Vous avez gagné ma confiance, Et c'est en abuser.

l'avocat De grâce, différons...

ALCESTE

Mais vous prendrez ma cause, ou parbleu ! nous verrons.

l'avocat Monsieur, Jaignezm'entendre; et loin que ces murmures Puissent dansmon esprit passer pour des injures, Loin de m'en offenser, peut-être ce courroux Détermine à l'instant mon estime pour vous. Et, s'il faut en donner une preuve certaine, Apprenez seulement le motif qui m'enchaîne. Et qui, pour quelques jours, du moins pour aujourd'hui- M'empêche, à vos désirs, de prêter mon appui, [d'hui,

(Avec chaleur) Vous allez décider du zèle qui me pousse, Et si c'est justement que monsieur se courrouce Quand je refuse un temps que je viens d'engager, Pour parer, sans retard, au plus pressant danger.

ALCESTE

Voyons, monsieur, ce ton me frappe et m'intéresse.

Jetais dans mon récit, et par délicatesse. Les no:is des deux acteurs d'un obscur démêlé, Où l'un est le voleur et l'autre le volé : Car j'ignore, après tout, quelle en sera la suite. Un homme, à moi connu par sa lâche conduite. Sans probité ni mœurs, un homme qu'autrefois Je sauvai par pitié de la rigueur des lois.

Qui n'ciit jamais de bien ni de ressource honnête, Avant-hier vient à moi, me dit en lèle à tèle Qu'une somme montant ù deux cent mille écus, Portée en un billet, en termes bien conçus. Est due à lui parlant. La signature est vraie. J'en suis sûr, et voilà, monsieur ce qui m'effraie ; La dette ne l'cr-t pas : je vais vous le Drouver.

ALCESTE

o grand dieu !...

l'avocat Cependant, je ne sais où trouver L'homme trop confiant qui signa ce faux titre. Que je tiens en mes mains, sans en être l'arbitre.

ALCESTE

Mais vous savez le nom de ce monsieur ?

l'avocat

L'accord

J'ai demandé, cherché, couru partout d'abord ;

On ne sait quel il est ; deux jours n'ont pu sulfire.

Et le fripon adroit refuse de m'instruire.

Jusqu'à ce qu'un éclat, finement ménagé.

Me tienne en un procès à sa cause engagé.

ALCESTE

C'est un grand malheureux.

L'AVOCAT

Il se repent, sans doute De m'en avoir trop dit, et veut changer de route.

LE PHILANTHROPE DE MOLIÈRE 100

ALCESTE

Le traître!

L'avocat

Écoutez-moi, monsieur ; vous allez voir

La parfaite évidence en un crime si noir.

Je dis crime à la lettre, et je n'en veux de preuve

Qu'un seul trait du fripon pour me mettre à l'épreuve.

Car, me voyant enfin quelque peu soupçonneux,

Après certains détails et... même des aveux.

Pour se faire appuyer à poursuivre son homme,

Il m'ose offrir un tiers pour ma part dans la somme...

J'ai caché devant lui mon indignation.

Et gardé le silence en cette occasion.

Pour sauver, s'il se peut, d'une ruine sûre

Un homme qui, sans doute, à cette fraude obscure

Ne s'attend nullement, non plus qu'à son malheur.

Et croit n'avoir signé qu'un titre sans valeur.

Quelque simple mandat ou bien quelque quittance.

ALCESTR

Vous me faites fiémir En cette circonstance, Que ne dénoncez-vous soudain au magistrat La manœuvre et le cœur d'un pareil scélérat ?

L'AVOCAT

Eh ! monsieur, en ceci, ma certitude intime Suffit-elle à la loi pour attester un crime? Cette loi le protège, et je crains aujourd'hui De le forcer lui-même à s'en faire un appui.

Contraint par le péril à plus d'effronterie, 11 soutiendrait l'éclat de cette fourberie; Et de ce mauvais pas en procès converti, L'opprimé ne pourrait tirer aucun parti.

ALCESTE

Que ferez-vous, monsieur? Je vous vois fort en peine.

l'avocat Il me reste à trouver la demeure certaine De l'homme que menace un semblable billet. Le fripon est rusé ; ma lenteur lui déplaît ; J'ai peur que de ma main bientôt il ne retire Son titre frauduleux... Je n'ai rien à lui dire ; A des gens moins nu fait, moins délicats que moi. Ce billet peut passer ; et, dans ce cas, je voi De fort grands embarras.

Quelle est votre ressource?

Ne puis -je vous aider de mes soins, de ma bourse ? Car sur votre récit je me sens en courrou.x. Et je prends à l'affaire intérêt

comme vous

l'avocat Monsieur .. un homme en place... un ministre propice.
Qui, sans bruit, sans éclat, sans forme de justice, Manderait devant lui le faussaire impudent. Pour éclaircir le fait d'un ton sage et prudent, A prévenir le coup réussirait peut-être.

LE PIILIXTE J)K MOLIÈRE 107

Je n'hésiterais pas, en ce cas, à paraître. A mon aspect lui seul, le fourbe confondu, Tout rempli d'épouvante et se croyant perdu, Se trouverait sans voix, sans détours, sans défense. Et l'aveu de son crime obtienlr.iit la clémence.

ALCESTE

Fort bien imaginé !.. Je peux vous y servir.

l'avocat

Inconnu, sans crédit, je ne peux réussir

Dans ce projet sensé, mais dangereux peut-être.

Si, sans ménagement, je me faisais connaître.

On m'en promet ce soir un moyen positif,

J'ai rendez-vous bientôt pour ce pressant motif.

Et voilà les raisons qui m'empêchent de prendre

Tous les soins que de moi vous aviez droit d'attendre.

ALCESTE, vivement.

Ne parlons plus de moi ; c'est pour un autre jour.

Nous nous verrons. Je songe à votre heureux détour
Pour confondre un méchant .. J'ai, je crois, votre affaire.
l'avocat Vous, monsieur?

ALCESTE

Grand crédit auprès du ministère.
l'avocat Est-il possible ? Vous !

ALCESTE

Non pas moi : mes amis.
l'avocat Quelle rencoulre !

^ ALCESTE

Allez où vous avez promis, Et revenez, monsieur, s'il se peut,
dans une heure. Je ne sortirai pas, et pour vous je demeure ;
Écrivez volie adresse ici pour achever.

Car les gens tels que vous sont rares à trouver. Dubois?

SCÈNE VI

DUBOIS, LAVOCAT

DUBOIS

Que faut-il à monsieur ?
l'avocat Papier, plume, écriloire.

DLDOIS

Je comprends. Vous allez barbouiller du grimoire,

Kt nous n'en sommes pas quittes de ce coup-ci.

>ou3 en avons reçu notre soûl, Dieu merci !

Je comptais, chaque jour, sur un paquet énorme...

Et toujours on disait: « Monsieur, c'est pour la forme. »

//avocat Hâtez-vous, je vous prie.

DUBOIS

(Il va et relient.) Ah ! pardon. Croyez fort Que je ne pense pas que vous ayez grand tort. Lorsque les chicaneurs, que Dieu puisse confondre ! Vous attaquent ; vraiment, il faut bien leur répondre, Rendre guerre pour guerre et papier pour papier. A qui la faute? à vous ? non pas, c'est au métier.

l'avoc.\t Vous m'arrêtez ici, mon ami ; donnez vite.

DUBOIS

Du papier ! Vous allez en avoir tout de suite.

(Il va chercher du papier.) l'avocat, à lui-même.

A ce nouvel appui me serais-je attendu ? Que je me sais bon gré de m'ctre ici rendu ! Cet homme m'a fuit voir une âme non commune.

DUBOIS

Pardon, encore un coup, si je vous importune ;

Je ne puis vous servir, monsieur, à votre gré. Vous écrivez toujours sur du papier timbré, Et nous n'en avons pas.

l'avocat

Eh ! non, en diligence Donnez-m'en quel qu'il soit.

DUBOIS, s'en allant.

C'est une diiiiérence.

l'avocat A cet air de candeur, j'y vois de ce côté, Pour aller à mon but, plus de célérité. Quel zèle véhément ! . . .

DUBOIS, apportant ce qu'il faut pour écrire. Voici sur cette table Ce qu'il vous faut, monsieur.

{L'avocat écrit, et Dubois, un peu éloigné, continue) Quel procès détestable !

Nous suivra-t-il partout?... jugez donc ! de courir Trente po-sies, au moins, sans pouvoir en sortir J'aimerais mieux, je crois, faire une maladie : On guérit, ou l'on meurt!

l'avocat, de sa table.

Dites-moi, je vous prie, Le nom de votre maître.

DLUOIS

Oui-dà... je ne sais point Tous ses litres.

l'avocat Son nom ? C'est assez de ce point.

DLBOIS

Monsieur Jérôme Alceste.

{L'avocat écrit.)

L'AVOCAT

(Il se lève.) Il suffit. Sans remise, Vous rendrez à monsieur mon adresse précise.

DUBOIS

Il l'aura dans l'instant.

(L'avocat sort.)

SCÈNE MIl DUBOIS, ALCESTE, PHILLNTE

ALCESTE, en entrant, à Dubois.

Vous prenez doue plaisir à m'impatisenter?

DLBOIS, à Alceste.

Monsieur ?

ALCEbTE

Que me veux-tu ?

DUBOIS, donnant l'adresse.

Voilà...

ALCESTE, la prenant.

Sors et me laisse.

(Dubois sort.)

SCÈNK IX ALCESTE, PHÎLINTE

ALCESTE

Vous VOUS en chargerez, j'en ai fait la promesse.

PHILINTE

J'en suis fâché pour vous : mais je promets bien, moi, De ne pas m'en mêler. Alceste, en bonne foi, K'est-il donc pas étrange et même ridicule Jusques à cet excès de pousser le scrupule ? Et que vous regardiez comme un devoir formel Ce zèle impatient et plus que fraternel, Qui vous fait, sans réserve, avec tant d'imprudence, Offrir à tout venant votre prompte assistance ? Sur ce pied, vous aurez de l'occupation : Et vous en trouverez souvent l'occasion.

ALCESTE

Pas tant que je voudrais ; et quelque bien qu'on fasse.

C'est peu, si d'un bienfait on ne choisit la place ;

Mais quand l'homme d'honneur vient pour vous implorer.

Lui refuser la main, c'est se déshonorer.

Et c'est ici surtout, dans cette affaire même,

Que vous allez aider la probité suprême.

Mon avocat m'enflamme. Et bien que de mon cœur Je fasse un jugement cligne en tout de l'honneur. Fort au-dessus de moi je tiens cet honnête homme, D'autant plus élevé que moins on le re-

nomme. Et quel êtes-vous donc, si ce que j'en ai dit, Si l'horreur du forfait dont j'ai fait le récit, Si le péril touchant de l'homme qu'on friponne, Tout étrangère enfin que nous soit sa personne, Ne vous émeuvent point, vous laissent endurci, Jusques à refuser le peu qu'il faut ici ? Car de quoi s'agit-il, Philinto, au bout du compte? Qu'un oncle qui vous aime et (jui vous a fait comte, Un oncle, homme de bien, qui, j'en suis assuré, D'une bonne action, pour lui, vous saura gré. Que cet oncle, en un mot, fasse, à votre prière. Un acte généreux, facile et nécessaire.

Ah ! lorsque je compare à votre grand pouvoir Cette facilité, le fruit d'un tel devoir, Je ne saurais, morbleu ! me mettre dans la tête. Que vous puissiez avoir la moindre excuse honnête, ficfusez Je vous compte avec ces inhumains. Qui d'un bienfait jamais n'ont honoré leurs mains, Et qui, sur cette terre en leur lâche indolence, La fatiguent du poids de leur froide existence.

PHILINTE

De ce feu véhément, unique en ses excès,

N'attendez, n'espérez, Alceste, aucun succès Le devoir...

Un refus ?

PHILINTE

Clair et net, je vous jure.

ALCESTE

Adieu : votre amitié me serait une injure.

PHILLINTE

Écoutez, s'il vous plaît...

ALCESTE

Eh! que me direz-vous,

Pour excuser l'I

lorreur :

PHILLNTE »

Oli ! s'il faut du courroux.

Et sortir hors des gonds, à son tour, pour répondre. On aura de l'humeur et de quoi vous confondre. J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit, Et par tous ses côtés, et dans tout son esprit. Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte, Dans les événements faire le don Quichotte ? L'n homme est malheureux ; aussitôt tout en pleurs, Jetez-vous comme un sot à travers ses malheurs, El, pour prix de vos soins et de votre entremise, Vous aurez votre part du fruit de sa sottise. Oui, sottise ; souvent : oui, monsieur ; et du moins, Je vois qu'elle est ici claire dans tous les points.

L'homme imprudent pour qui votre cœur sollicite, Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite. Un fripon trouve un sot ; et, par un lâche abus. Lui surprend un billet de deux cent mille écus . Tant pis pour le perdant! il paiera ses méprises : Car on ne fit jamais de pareilles sottises.

ALCESTE

'Se se trompe-t-on pas et n'est-on pas trompé ?

PHILINTE

Non, jamais à ce point

ALCESTE

Avez-vous échappé Vous, monsieur, constamment, toujours, à l'imposture?

PHILINTE

Toujours. Et si j;miais, mon cher, je vous le jure.

On me surprend avec cette dextérité.

Je ne m'en plaindrai pas ; je l'aurai mérité.

ALCESTE

Mais cet homme est perdu, ruiné, sans ressource.

PHILINTE

Eh bien ! c'est un trésor qui changera de bourse.

ALCESTE

Quelle horreur !

PHILINTE

Mais, pas tant que vous l'imaginez.

Vous me faites frémir !

PHILINTE

Ah ! frémir !. . devinez, (Vous, monsieur, qui savez la fin de toutes choses) Ce qu'il peut résulter des ijIus injustes causes î
Tout est bien.

ALCESTE

Savez-vous que vous extravaguez ?

PHILINTE

Tout est bien, et le fait qu'ici vous alléguez De cette vérité peut prouver l'évidence. L'adresse avec succès a volé l'imprudence : C'est un mal. Eh bien ! soit. Que le vol soit remis ; Le mal restera mal toujours; il est commis. Que le fripon triomphe, il lui faut des complices, Des agents, des suppôts : par mille sacrifices. De mille parts du vol il sera dépouillé ; Le trésor coule et fuit : distribué, pillé. Il se disperse : enfin, par un reflux utile, La fortune d'un homme en enrichit deux mille. Un sot a tout perdu, mais l'Etat n'y perd rien. Ainsi j'ai donc raison de dire '. Tout est bien.

ALCESTE

o mœurs !

PHILINTE

o clarté ! moi je prêche ici...

ALCESTE

Des crimes '

Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes. Vous fûtes mon ami. .

PHILINTE

Quand on se voit pressé.

ALCESTE

J'en suis honteux pour vous.

PHILINTE

Dites embarrassé.

ALCESTE

E.r.barrassé ! grand Dieu !... Si sur votre paresse Je ne jetais
l'atTront que vous fiut votre adresse. Si ces principes-là condui-
saient votre cœur, Je ne vous verrais plus qu'avec des yeux d'hor-
reur. Et voilà donc comment les heureux de la terre Savent se
dispenser du bien qu'ils peuvent faire ! Tout est bien, dites-vous ?
Et vous n'établissez Ce système accablant, que vous embellissez
Des seuls effets du crime et des couleurs du vice, Que pour vous
dispenser de faire un bon office A q!elque infortuné, victime d
un pervers ! Allez, pour vous punir d'un si cruel travers, Je ne
voudrais vous voir qu'un instant en présence De cet infortuné ré-
clamant la vengeance Et du ciel et des lois, au moment doulou-
reux Qu'il se verra frappé de ce coup désastreux. Ses cris, son
désespoir, sa famille affligée,

Sa probité, peut-être, à ses Liens engagée, Verriez-vous tout
cela d'un œil sec et cruel ?

Je lui dirais : « Mon cher, votre état actuel,

» Croyez-moi , chaque jour, est l'état de mille autres.

- » Tel homme était sans biens et s'enrichit des vôtres.
- » Vous les aviez, pourquoi ne les aurait-il pas ?
- » Rappelez la fortune et courez sur ses pas.
- » Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe;
- » Vous n'êtes qu'un atome et qu'un point sur le globe.
- » Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien ?
- » Il s'arrange en total ; » en total tout va bien.

ALCESTE

Non, je ne croyais pas, je dois enfin le dire,
Que la soif de mal faire allât jusqu'au délire.
Je ne sais plus quel mot pourrait être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,
Cet esprit de vertige et ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien ? insensés ! Eh ! vous ne pouvez pas
Sans toucher votre erreur faire le moindre pas.
Tout est bien ? Oui sans doute en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle et profonde,
Qui voulut en régler l'immuable beauté ;
Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté ?

Ne dépend-il donc pas d'un impudent f;msaire
De ne pas friponner ainsi qu'il veut le faire ?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A riionune infortuné qu'on ruine aujourd'hui ?
Ne tient- il pas à moi, sur un refus tr.tnquile,
De vous fuir à jamais comme un homuie inutile ?
Or, on peut faire ou non le bien comme le mal.
Si nous avons ce droit favorable ou fatal.
Dans ce que l'homme a foit, au gré de son caprice ;
Or donc, tout n'est pas bien ; ou vous niez le vice.
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudrait donc aussi des méchants, des fripons.
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse?
De sa perfection la nature est jalouse,
S ms doute, et c'est toujours le but de ses bienfaits ;
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits.
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes,
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux système à ces vils opulents.
Qui, jusque dans le crime, énervés, indolents.

Dans la mort de leur cœur sommeillent et reposent
Loin des maux qu'ils ont faits et des plaintes qu'ils cau-
Eh quoi ! si tout est bien, à ce cri désastreux, [sent.
Que va-t-il donc rester à tant de malheureux,
Si vous leur ravissez jusques à l'espérance?
Vous endurez l'homme à sa propre souffrance :
Il a'ia't s'attendrir, vous lui séchez le cœur.

Vous clouez le bienfait aux mains du bonfaiteur. Ah ! je n'ose plus loin pousser cette peinture. Pour le bien des humains et grâce à la nature. Aux erreurs de l'esprit la pitié survivra. L'homme sent qu'il est homme ; et, tant qu'il sentira Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre, Il prendra part aux maux qu'il a raison de craindre. Quoi qu'il en soit enfin, voulez-vous m'obliger ? A servir ces gens-ci puis-je vous engager ? Sollicitez-vous votre oncle ?

PHILINTE

Mais de grâce.

Observez donc, Alceste...

ALCESTE

Au fait. Le temps se passe :

Mon homme va venir. Répondez.

PHILINTE

Je ne vois. .

ALGESTE

Monsieur, le voulez-vous, pour la dernière fois?

l'tILINTE

Mais vous êtes pressant d'une étrange manière : Il est mille riisons, qu'avec pleine lumière Je peux vous exposer : laisons fortes pour nous ; Maison ne peut jamais s'exjiliquer avec vous.

ALCESTE

Ah ! juste ciel ! pourquoi, dans moD inquiétude, Cherchais-je des amis, de qui l'ingratitude...

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE

ALCESTE, à l'avocat, et vivement Venez. Voilà monsieur, dont je vous ai parlé, Qui peut finir d'un mot un fâcheux démêlé, Qui se dit mon ami, que l'égoïsme abuse Jusques à se parer d'une hon-teuse excuse, Pour ne pas engager un oncle, son soutien, Ministre généreux, vraiment homme de bien, A servir un projet aussi simple qu'honnèie. A le persuader je perds en vain la tête ; Sur son âme intraitable et qu'à présent je voi. Prenez, si vous pouvez, plus d'ascendant que moi.

l'avocat Je ne puis d'aucun droit appuyer ma demande ; Et ma crainte pourtant ne fut jamais plus grande. En sortant j'ai trouvé, monsieur, sur mon chemin, Cet ami qui devait me procurer de-main L'entretien et l'appui d'un homme d'importance ; il remet à

huit jours celte utile audience. Le temps fuit, le mal vole, et dans ces vils détours. Le crime peut asseoir son succès en huit jours Je reviens vous conter cet accident funeste ; Car votre àme à présent est l'espoir qui me reste.

Eli bien ! Philinte, eh bien !

l'avocat, à PhUinte.

Monsieur, je n'ose pns Vous prier, à mon tour ; mais de mon embarras Si vous êtes instruit, comme vous devez l'être. Un malheur aussi grand vous touchera peut-être. Peut-être, répandu dans un monde élevé, Plus que monsieur, d'hier seulement arrivé^ Plus que moi, qui n'ai pu rechercher quelque trace Qu'auprès de quelques gens d'une nioyenne classe; Peut-être, dis-je, vous, monsieur, vous connaîtrez L'homme à qui l'on surprit ce billet. Vous verrez, (/ / tire son portefeuille, et fait mine de chercher

le billet) Je consens, sur la foi d'une exacte prudence, A vous faire du tout entière confidence ; Vous allez voir...

PHILINTE

Non, non, monsieur; je ne veux pas Pénétrer ces secrets : ils sont trop délicats.

l'avocat Cepend.int...

PHILINTE

Jugez mieux de ma délicatesse.

ALCESTE, tendant la main.

Mais, voyons...

PHILINTE, le retenant.

Kon, mon cher; les gens dans la détresse

Ne sont pas satisfaits que des yeux étrangers

Pénètrent leurs besoins ainsi que leurs dangers.

La curiosité peut-être vous attire;

Mais, si vous le lisez, soudain je me retire.

{A l'avocat, qui resserre son portefeuille avec une

confusi'jn douloureuse.) Monsieur, sans me mêler de fait, ni d'entretien. An péril qui ne doit me regarder en rien. Je vous observerai qu'un homme raisonnable, D'une honteuse affaire et fort désagréable. Ne doit pas épouser les soins infructueux. Et vous voyez déjà cet ami vertueux.

D'abord impatient jusqu'à l'étourderie Par ce premier aspect d'une friponnerie, Qui, grâce au secours de la réflexion, Vous éconduit vous-même en cette occasion. Sagesse naturelle et louable...

ALCESTE

J'enrage.

Je me sèche d'humpur à ce honteux langage. Comble d'égarement des hommes vicieux.

De s'étayer du mal qui vient frapper leurs yeux. De pratiquer ce mal, d'en être les apôtres. Parce qu'il fut commis et pratiqué par d'autres!

PHILINTE

Cet autre dont je parle, homme incroyable et prompt, A fait ce qu'il faut faire et ce que tous feront.

Et, sans trop m'ériger en censeur, je demande

A monsieur que voilà, dont la chaleur est grande

Pour divulguer à tous, par excès de pitié.

Un secret important qui lui fut confié;

Je demande si, vu le poste qu'il occupe.

Il est tout-à-fait bien, pour sauver une dupe,

Un sot, un maladroit, à lui très inconnu.

De trahir le client, secrètement venu

Vers lui, dans cet espoir et dans cette assurance

Qu'un avocat ne peut tromper sa confiance ?

ALCESTE, en fureur.

Vous lairez-vous, Philinle?... Ah ! c'en est trop... grand Allons, il faut mourir, il n'est point de milieu, [Dieu! Quand on voit ces détours, ces défenses subtiles... Oh, morbleu !... c'est ici le venin des reptiles... Quoi ! pour autoriser l'insensibilité.

Blâmer la vertu même en sa sublimité ! Sachez donc...

l'avocat, avec dignité.

Non, monsieur, c'est à moi de répondre Au reproche étonnant qui ne peut me confondre. Les discours, je le vois, deviendront

superflus ; Quand on sent bien son cœur, on ne dispute plus ; Et lorsqu'à cet excès l'esprit peut se méprendre. On doit se retirer pour n'en pas trop entendre.

(Il sort.)

ALCESTE, PHILINTE

PHILINTE, suivant de l'œil et avec dépit l'avocat qui

sort.

Qu'est-ce à dire ?... ce ton . ces grands airs de vertu...

ALCESTE

11 fait bien. Vous n'avez que ce qui vous est dû. Raillez l'homme de bien, aimables gens du monde ; 11 vous reste toujours cette tracj profonde, Ce trait désespérant qui, dans vos cœurs jaloux, Pour vous humilier, s'enfonce malgré vous. Adieu. N'attendez pas, monsieur, que je vous prie. Je vais voir Éliante ; et son âme attendrie Deviendra notre appui. Par un lâche conseil, Plus endurci, toujours à vous-même pareil, Faites donc échouer cet espoir qui me reste : Et comptez bien alors sur la haine d'Alceste.

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Mon neveu, comme vous, avec facilité, Mon cœur sait exercer
des actes de bonté : Mais, pour des étrangers alors qu'on s'inté-
resse, K'allons pas, s'il vous plaît, jusques à la faiblesse.

ÉLIA.ME

Appelez-vous ainsi ce zèle attendrissant,

Celte noble chaleur d'un cœur compatissant?

Alceste m'a touché; ses paroles encore

M'offrent un vrai malheur, monsieur, que je déplore.

Je tremble du danger que court un inconnu,

Comme si le pareil nous était survenu.

PHILINTE

Il faut sur cet objet réfléchir davantage,

Pour un rien l'on s'enflamme; un rien nous décourage

Et sans doute, changeant et d'avis et de loi,

Vous serez le premier à penser comme moi.

ÉLIAME

Dans vos opinions, distinguez, je vous prie, Le sentiment,
monsieur, de la bizarrerie ;

Vous me surprenez fort, en confondant ainsi L'âme sensible et
bonne, et le cœur rétréci. On doit peu s'y tromper, cependant, et
je trouve Un intérêt si vif dans l'effet que j'éprouve, Dans mes
sentiments vrais et bien appréciés, Je changerai si peu, quoi que

vous en disiez, Qu'avec nouvelle instance ici je vous conjure De
satisfaire Alceste.

PHILINTE

Oh ! non ; je vous le jure.

ÉLIANTE

Allez trouver mon oncle.

Impossible.

ÉLIANTE

Du moins, Laissez à mes plaisirs l'embarras de ces soins.

PHILINTE

Non, non, mon neveu, non. D'une affaire suspecte, En aucune
façon, détournée ou directe, De grâce, obligez-moi de ne pas vous
mêler.

ÉLIANTE

Il suffirait d'un mot.

PHILINTE

C'est toujours trop parler, Quand ce mot gratuit ne nous est
pas utile.

ÉLI.\NTE

Quoi! faut-il?...

PIILINTE

Je le vois, votre esprit indocile Feint de ne pas sentir ma solide raison, Et l'intérêt commun de toute ma maison. Aurions-nous donc ici plus d'intérêt qu'un autre? De quoi nous mêlons-nous? est-elle donc la nôtre, Cette piteuse affaire où par cent ennemis Je verrais mon repos peut-être compromis? Du dangereux faussaire et de sa vile agence. Ne puis-je pas enfin exciter la vengeance? Je le dis à regret; mais, malgré ses penchants, Si l'on blesse les bons, épargnons les méchants : Leur courroux clandestin dure toute la vie. Mais une autre raison forte, et qui me convie Plus que tout autre encore à de fermes refus. C'est que de sa fièvre il faut craindre l'abus. Quand on a du crédit, c'est pour nous, pour les nôtres. Qu'il faut le conserver sans le passer à d'autres : On n'en a jamais trop, pour que, de toute part, On aille l'employer et l'user au hasard, Son affaiblissement n'arrive que trop vile ; Vous voulez le rebours de tout ce qu'on évite. Comme si la coutume en effet n'était pas. Au lieu de porter ceux qu'on jette sur vos bras. Pour si peu de crédit qui vous tombe en partage, D'être prompt au contraire à prendre de l'ombrage

LE PIILINTE DE MOLIÈRE 129

De toute créature et de tout protégé,

Par qui l'on pourrait voir ce crédit partagé,

Soit pour les détourner, ou pour les mettre en fuite.

Voilà sur quels motifs je règle ma conduite.

Je prnse et vois le monde, et dis, de vous à moi.

Qu'il faut, pour vivre heureux, se replier sur soi.

ÉLIANTE

Pouvez-vous ?...

PHiLiNTE, sèchement.

11 suffit. Que notre ami s'emporte, C'est en vain ; ma prudence est ici la plus forte : De son prix, je le sais, il peut disconvenir : J'agis au gré du monde, et je veux m'y tenir.

(// sort)

TOME v

Je ne puis vous aider; car mon âme soumise A compris les raisons qui fondent son refus. Oui, j'avais trop promis. Mon esprit est confus...

ALCESTi:

Monsieur, sur vos bons soins je ne forme aucun doute.

Allons, puisqu'on agit de la sorte, j'écoute

Le seul cri de mon cœur et son noble penchant.

Je vais trouver votre oncle ; oui, moi, moi, sur le cbamp,

Et, quelque risque enfin que je coure moi-même

A me montrer à tous, quand un arrêt suprême

Menace dans ces lieux ma liberté...

ÉLiANTE, alarmé.

Comment!

Vous exposer ainsi ?

ALCESTE

Plus de retardement !

Si de mes ennemis la force m'environne, Ils verront à quel prix
je livre ma personne, Et j'aurai le plaisir d'ajouter cet affront Aux
mille autres encore imprimés sur leur front, Que j'éprouvai tou-
jours leur noire violence, Dans le moment précis d'un trait de
bienfaisance. Il fera beau me voir, sauvant un inconnu,]*ar la
main des méchants dans les fers détenu.

ÉL1.\NTE

Nous ne permettrons pas que, par excès de zèle,

ALCESTE

La fortune cruelle Peut disposer de moi tout comme il lui plai-
ra. Votre oncle m'est connu, son cœur m'écouterà. Et j'en obtien-
drai tout ; j'en suis sûr, oui, j'y compte. Je serais bien fâché
d'épargner cette honte Au traître de Philinte, à qui je ferai voir,
Malgré tous les périls, comme on fait son devoir.

ÉLI.\NTE

Non, je vais le trouver...

ALCF5TE

Remontrance inutile.

É LIANTE

Attendez...

ALCESTE

Il verra que le bien est facile Au cœur qui veut le faire.

É LIANTE

Alceste, réprimez...

Voyons encor Philinte... Ah Dieu!. . vous m'alarmez. (H sort avec promptitude.)

SCÈNE IV ALCESTE, seul

Qu'importent mes dangers ? Je tente l'aventure. Oui, je vais demander des chevaux, ma voilure.

Mon honnête avocat avec moi peut venir. En deux heures de temps je lui fais obtenir...

SCÈNE V ALCESTE, LE PROCUREUR

ALCESTE

Que VOUS plaît-il, monsieur ?

LE PROCUREUR

C'est à vous, je présume.

Qu'en vertu de mon titre et suivant la coutume, Il faut que je m'adresse en celte occasion, Monsieur, pour un billet dont il est question ?

ALCESTE

Un billet?

LE PROCUREUR

Oui, monsieur ; constituant la somme De deux cent mille écus.

ALCESTE

Ah!... c'est un honnête homme.

Dont je fais très grand cas, qui vous envoie ici ?

LE PROCLREUR

Piécissement.

Il faut...

LE PROCIREUR

Le payer.

ALCESTE

Qu'est ceci ?

LE PROCUREUR

C'est un billet, monsieur, qu'il faut payer sur l'heure.

ALGESTE

Qui ? moi?

LE PROCUREUR

Vous; n'est-ce pas ici votre demeure?

ALCESTE

Oui ; qui donc êtes-vous, monsieur, à votre tour ?

LE PROCUREUR

Je me nomme Rolet, procureur en la cour.

ALCESTE

N'est-ce pas pour l'affaire importante et pressée. Qui de mon avocat occupe la pensée ?

Et ne s'agit-il pas d'un billet clandestin, Dont ce monsieur Phénix m'a jiarlé ce matin ?

LE PROCUREUR

Oui, monsieur Ce billet, ou bien lettre de change. Au gré de ma partie en mes mains passe et change. Maître Phénix n'est plus chargé de ce billet ; Et c'est moi qui poursuis le paiement, s'il vous plaît.

ALCESTE

Quoi donc ? mon avocat de cette grande affTaire...

LE PROCUREUR

Ne se mêlera plus, et n'a plus rien à faire.

C'est moi qui mieux que lui, soigneux et vigilant,

Me saisis de la cause ; et, grâce à mon talent.

L'efTet sera payé, croyez -en ma parole, Sans quartier, ni retard, ni grâce d'une obole.

ALCESTÈ

Serait-il bien possible ?

LE PROCUREUR, avtc importance.

Et j'ai des amis chauds.

ALCESTE

Mais savez-vous, monsieur, que ce billet est faux ?

LE PROCUREUR, faisant le courroucé.

Qu'est-ce à dire ? Et quels sont ces discours illicites ? Prenez garde, monsieur, à ce que vous me dites. Il y va de bien plus que vous ne le pensez, A tenir devant moi ces discours insensés. Il y va de l'honneur. Comment ! une imposture ? Il est faux ? Et peut-on nier la signature ?

ALCESTE

Qu'importe à ce billet, comme à sa fausseté, La signature enfui, avec sa vérité ?

LE PROCUREUR

Ah ! vous en convenez, même après ce scandale ? Vous la confessez vraie, exacte, originale? Ah ! je suis enchanté de voir, par ce détour, A qui j'ai, pour le coup, affaire dans ce jour î Je ne m'étonne plus de cette négligence De ce maître Phénix à commencer l'instance. Digne et belle action d'un homme délicat !

Il s'en charge en secret, et c'est votre avocat!

Prévarication ! collusion perfide!

Mais vous avez en tête un procureur rigide.

Un homme, grâce au ciel, pour ses mœurs renommé,

A poursuivre la fraude, en tout, accoutumé.

Qu'on ne corrompra pas, dont le regard austère

A la mauvaise foi ne laisse aucun mystère.

ALCESTE, furieux.

Impudent personnage, as-tu bientôt fini ! Je ne sais qui me tient que tu ne sois banni Loin de moi, par mes gens, et selon tes mérites.

LE PROCUREUR

Violence !... Monsieur, l'affaire aura des suites,

ALCESTE

Sors, redoute l'excès de toute ma fureur.

LE PROCUREUR, effrayé, regardant çà et là. Guet-apens, et déni d'un billet ! quelle horreur !

Ton billet? ah ! plutôt que ta friponnerie Tire le moindre gain de cette fourberie, Pvien ne me coûtera pour ta punition, Et j'y sacrifierai, s'il le faut, un million.

LE PROCUREUR

Tant mieux!... Nous allons voir si c'est ainsi qu'on ose Insulter, outrager, dans la plus juste cause. Un homme, comme moi, d'honneur, de probité.

136 COMÉDIES ARRANGÉES

ALCESTE, hors de lui.

Dubois! Germain! Picard!...

SCÈNE VII ALCESTE, PHILINTE, LE PROCUREUR

LE PROCUREUR, à Philinte.

Monsieur, je vous atteste Contre cet attentat insigne et manifeste !

PHILINTE, à Alceste.

Eh ! mon cher, qu'est ceci ?

ALCESTE, furieux.

Laissez-moi ; mes transports, Ma colère n'ont pas de termes assez forts

LE PROCUREUR, faisant le courroucé Je viens pour un billet que monsieur nie dénie. En osant me traiter avec ignominie

PHILINTE

Un billet?

LE PROCUREUR

Bon billet de deux cent mille ccus.

PHILINTE

Ah ! je coramence à voir...

De vos lâches refus Voyez-vous maintenant la suite dé[tlorable
? Mon avocat n'a plus ce billet d«Hestable : Et le voilà tombé
dans les niiaiii d'un fripon

LE PROCUREUR

Vous l'entendez, monsieur?

PHiLiNTE, à Alceste.

Cette fois, tout de bon, Vous perdez la cervelle ; et votre hu-
meur s'emporte A de fâcheux excès et d'une étrange sorte.

ALCESTE

Et comment faites-vous pour voir de ce sang-froid

Toute perversion de justice et de droit ?

Félicitez-vous bien de votre indifférence ;

En voilà de beaux fruits en cette circonstance :

Un fourbe sans pudeur que son pareil défend ;

Un homme ruiné, le crime triomphant;

Et, parmi tant d'horreurs, l'effet le plus étrange,

C'est qu'il semble que l'ordre encore les arrange.

PHILINTE, bien froidement et ricanant.

Ne vous y trompez pas, et c'est l'ordre en effet Qui dans le fond préside à tout ce qui se fait ; Et vous verrez, monsieur, que, malgré vos murmures. En ceci, tout ira suivant mes conjectures. Le grand malheur enfin pour se tant gendarmer. Comme si l'univers tendait à s'abîmer!

Je plains les maux d'autrui, mais, au vrai, cette affaire, Dans la somme des maux, me semble une misère. C'est un billet de fait? D'abord on plaidera ; Et puis, au bout du compte, enfin on le paiera. C'est la règle, la loi ; qui signe ou répond, paye. Et je ne vois là rien, rien du tout, qui m'effraye.

LE PROCURECR

Monsieur prend bien l'affaire ; et j'ose demander, Moi dont le devoir est d'instruire, de plaider Pour les infortunés sans appui, sans refuge. Si j'ai tort ou raison ? Je vous en fais le juge. On a fait un billet : j'en prétends la valeur... ALCESTE

Insidieux agent, votre homme est un voleur.

LE PROCUREUR

C'est ce qu'il faut prouver.

PHiLLNTE, au procureur.

Monsieur, laissez-le dire ; Faites votre métier. On vient de vous élire ; Poursuivez donc l'affaire, et vous aurez raison.

ALCESTE

Ferme ! excitez-le encore à tant de trahison. Je n'y saurais durer; et dans ce qui m'arrive, Je ne puis plus tenir ma colère captive. Ne voyez-vous donc pas, ou feignez-vous entui De ne pas

voir le but de cet homme, plus fin Et plus fourbe, cà jeu sûr, des
pieds jusqu'à la tête, Que mon sage avocat lui-même n'est hon-
nête ? Il ne le sait que trop, que le billet est faux.

LE PROCUREUR

C'est un fait que je nie.

PHILLINTE, à Alceste.

Excès de vos défauts,

De demander aux gens plus de droiture d'âme, Plus de sincéri-
té que la loi n'en réclame. LE PROCUREUR

Qu'on ose m'insulter ainsi devant témoin ! On verra.

ALCESTE

Si je l'ose ? Oui, traître, de tes soins Tu sais bien quel sera le
prix ! Mais je proteste D'en rendre la noirceur publique et mani-
feste ; Oui, non-moins au procès ..

PHILINTE

Eh bien ! y pensez-vous ?

Comment ! vous engager dans la cause ?

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

C'en est trop. Ecoutez...

ALCESTE

Il n'est rien que j'écoute.

PHILINTE

Le dépit est bizarre, cl c'est trop fort aussi.

ALCESTE

Rien, rien, je plaiderai.

Parbleu ! non.

ALCESTE

Parbleu ! si.

Qui m'en empêchera ?

PHILINTE, jouant le sentiment.

Moi, monsieur, qui déplore Ce projet insensé. J'ajoute même encore Que la saine raison, les égards, la pitié Commandent à mon cœur bien moins que l'amilié. Par le sentiment seul ma prudence animée Devant ce zèle ardent tient m.on àme alarmée .. De crainte... de regret je me trouve saisi.

ALCESTE, avec dégoût.

Quel langage étonnant avez-vous donc choisi ? Vous, effrayé d'un trait qui me comble de joie ? Et pensez-vous, monsieur, que sottement je croie A tous ces faux semblants de sensibilité ? ^'on, non, elle n'a point ce langage apprêté. Quittez ou démentez ces grimaces frivoles. Mais par des actions, et non par des paroles. Avouez-moi plutôt que je vous fais rougir ; Que mon zèle confond

vosre refus d'igir ; Et que, par un dépit rongeur qui vous accuse.
Vous souffrez d'un bienfait que votre âme refuse, Voilà votre état
vrai, voicià ce que je crois, Et comment la vertu ne perd jamais ses
droits. Plus d'explication Et vous, agent honnête. Nommez-moi,
pour répondre au combat qui s'apprête. Nommez-moi du billet
dont vous êtes porteur, Le traître créancier et le faux débiteur,
Vous n'avez pas encore une pleine victoire.

piiiiLiNTE, au procureur.

Non, ne le nommez pas, monsieur, veuillez m'en croire.

ALCESTE

Je veux l'apprendre, moi.

PHILINTE

Vous ne le saurez pas.

LE PROCUREUR

Messieurs, je n'entends rien à de pareils débats. Les noms
dont il s'agit, dont l'enquête m'étonne, Monsieur les sait fort
bien.

ALCESTE

Qui ? moi ?

LE PROCUREUR

Mieux que personne.

ALCESTE

Comment?...

LE PROCUREUR

Le débiteur, c'est vous...

ALCESTE

Moi? scélérat !

LE PROCUREUR, cherchant son carnet.

Vous. En voici la preuve en ce brief contrat.

Souscrit dans la teneur d'une lettre de change,

Au seul profit à'hjnace- André-Robert.

PHILINTE, surpris.

Qu'entends je ?

Robert? Un intendant de maison?

LE PROCUREUR

Je le sais.

Monsieur sou débiteur, comte de Valaucés.

rniLiNTE, avec effroi.

Qu'avez-vous dit?... Comment?... Monsieur, preuez-y Coui-
ment?... [garde!

LE PROCUREUR

Sans le prouver, jamais je ne hasarde Aucun fait ; et voici ..

PHiLiME, avec une force effrayante.

Savez-vous que c'est moi ?

LE PROCUREUR

Comte de Valancés ?

phili>;te

Moi-même.

ALCLSTE, étourdi.

Vous ?... Eh quoi !...

Qu'est ceci ?

LE PROCUREUR, montrant de ses deux mains le billet qu'il tient avec précaution.

Vous devez en cette conjecture Connaître donc ce titre et votre signature.

PIIILINTE, avec 1er cri du désespoir. O grand Dieu ! c'est moi seul !

ALCESTE

Le voilà ? Juste ciel ! PniLiNTE, vivement, à Alceste.

Comte de Valancés ; c'est mon nom actuel ;

Et le traître Robert est un fripon insigne,

Qu'avec une rigueur dont il était bien digne,

Depuis quinze ou vingt jours j'ai chassé de chez moi ;

C'est lui qui m'a surpris le billet que je voi.

ALCESTE, avec terreur.

Vous*»

PHiLiNTE, vivement, au procureur.

Billet faux, monsieur, que vous devez me rendre.

Ah ! gardez-vous, au moins, d'oser rien entreprendre !

LE PROCUREUR

Je ne connais ici que mon titre.

(PbiUnte se jette dans un fauteuil, accablé par son désespoir.)

ALCESTE

Oh ! morbleu !

C'est vous que le destin, par un terrible jeu, Veut instruire et punir... o céleste justice ! Votre malheur m'accable, et je suis au supplice ; Mais je ne prendrais pas, moi, de ce coup du sort, Cent mille écus comptant... Eh bien, avais-je tort ? Tout est-il bien, monsieur ?

PHiLiME, se levant avec fureur.

Je me perds... je m'égare ..

o perfidie !... ô siècle et pervers et barbare !... Hommes vils et sans foi ! Que vais-je devenir ?... Rage!... fureur!... vengeance!... il faut... on doit punir... (Le procureur file pour se sauver; il va le saisir.) Extenuiner . Monsieur... restez, sur votre tête!

LE PROCUREUR

Comment? et de quel droit est-ce que l'on m'arrête?

PHILIME

Vous répondrez du mal que vous allez causer.

LE PROCUREUR

J'y consens.

PIILINTE

Mon déni doit vous désabuser.

Vous seriez compromis, l'honneur et votre place...

LE PROCUREUR

Bagatelle... Ceci n'a rien qui m'embarrasse.

ALCESTE, au procureur.

Sors donc ; fuis loin de nous.

LE PROCUREUR, menaçant.

Oui, je sors..., à mon tour...

Il est tard, la nuit vient... demain il fera jour... (// s'avance, pour sortir.) PHiLiNTE, égaré.

Eh ! Champagne ! à l'instant, les chevaux, la voiture...

LE PROCUREUR, SB vetoumant.

Evasion subite !... à demain.

TOME V

14G COMÉDIES ARRANGÉES

ALCESTE

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.

Mes reproches, monsieur, seraient justes, je l'enise ;

Mais mon cœur les relie ; le vôtre m'en dispense.

Tout mérite qu'il est, le malheur a ses droits :

La pitié des bons cœurs, le respect des plus froids.

Mon âme se contraind, quand la vôtre est pressée.

Quand vous serez heureux, vous saurez ma pensée.

Allons nous consulter sur cette affaire-ci.

Je vais faire avertir mon avocat aussi.

Je souffre horriblement, et mon courroux s'enflamme.

Quant à vous. . profilez ; c'est le vœu de mon âme :

{Il va pour sortir : il voit que Philinte est ahiiné dans sa douleur ; la pitié le ramène ; il le prend par la main et l'emmène avec lui)

SCÈNE I

ALCESTE, se levant et s'asseyant avec inquiétude ; DUBOIS.

DUBOIS

Je ne puis m'en cacher, foi d'honnête valet, Je ne contredis point et veux ce qui vous plaît ; Mais vous vous faites mal par ces façons de vivre ; Voulez-vous vous tuer, vous n'avez qu'à poursuivre.

ALCESTE

Que viens-tu me conter ? Qu'on me laisse en repos !

DUBOIS

Je vous conte, monsieur, des choses à propos : Départ précipité, poste et mauvaise route, Et d'un ; ce sont deux nuits que tout cela vous coûte. Vous passez la troisième à ranger vos papiers ; Et celle-ci fait quatre ; oui, quatre jours entiers Que vous n'avez dormi. Et de quelle manière Avez-vous donc encor passé la nuit dernière ? Debout, assis, debout ; c'est un métier d'enfer : Monsieur, pensez-y bien ; le corps n'est pas de fer.

ALCESTE

As-tu bientôt fini ton fâcheux bavardage ?

DUBOIS

Non, monsieur, battez-moi, si vous voulez. J'enrage De vous voir ménager si peu votre santé ; Et toujours pour autrui, par excès de bonté. Rendre service ? Oui-da ; fort bien ! je vous admire ; Mais il faut du repos, et je dois vous le dire.

ALCESTE

Peste soit de ta langue ! et ton maudit babil . . .

DUBOIS, doucement.

Allons, allons...

ALCESTE

Dubois?

DUBOIS

Monsieur ?

ALCESTE

Quelle heure est-il ?

DUBOIS

Neuf heures du matin.

ALCESTE

Déjà ? Comment, encore Ils ne sont pas venus ? Longtemps avant l'aurore Ils avaient projeté d'être ici de retour.

DUBOIS

Il fallait vous coucher, et vous lever au jour.

ALCESTE

Ah ! pour le coup... vois donc... j'entends une voiture. DUBOIS

Irai-je voir?

LE PHILINTE DE xMOLIÈRE 149

ALCESTE

Oui, cours.

DUBOIS, allant et revenant.

J'y vais .. Par aventure Si ce sont eux, faut-il leur dire...

ALCESTE

Que j'attends.

DUBOIS, de même Bien... Je ne dirai pas que c'est depuis longtemps?

ALCESTE

Non.

DUBOIS, revenant encore.

Qui dois-je avertir, monsieur, de votre attente ?

Est-ce monsieur Philinte, ou monsieur Eliante ?

ALCESTE

Ah ! que d'amusement ! Veux-tu bien décamper ?

DUBOIS

Tout ceci, c'est, monsieur, de peur de me tromper. Les voilà tous les deux...

ALCESTE

Allons, sors.

(Dubois sort).

SCÈNE II ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE

Voilà des embarras dépassant mon attente^;

ioO COMKDIES ARRANGÉES

Et des peines d'esprit plus cruelles encor

Pour vous surtout, pour vous qui n'avez aucun tort,

Qui méritez si peu cet accident sinistre.

Eh bien, qu'a dit, qu'a fait, que pourra le ministre ?

Ce brave homme, je crois, n'a pas vu sans douleur,

Sans un vif intérêt, votre cruel malheur.

PHILINTE

Nous n'avons fait tous deux qu'un voyage inutile.

ALCESTE

Comment donc ?

ÉLIANTE, se levant.

Cher Alceste, il est assez facile D'imaginer la part et l'intérêt que prend Mon oncle à cette affaire : il est fort bon parent. Mais trop tard, en effet, nous implorons son aide. Votre moyen d'hier était un sûr remède. Tant que votre avocat, par un concours heureux. Avait entre ses mains ce billet dangereux ; Mais aujourd'hui qu'il est entre les mains d'un autre. Dans le parti du fourbe et très contraire au nôtre. Mon oncle nous a dit et clairement fait voir Que, même sans blesser les lois ni son devoir. S'il prêtait à nos

vœux sa secrète entremise, On fouirait l'accuser d'une injuste entremise. Que nos vils ennemis feraient sonner bien haut Pour appuyer leur cause et nous mettre en défaut. Et l'honnête avocat qui nous servait de guide. L'a trouvé, comme moi, plus prudent que timide.

LE PHILINTE DE MOLIÈRE I .J 1

ALCESTE

Mon avis est le même .. Et qu'en avez-vous fait De mon cher iivocal?

KLIANTE

Oli ! bien cher en elTt-t.

ALCESTE

A travers les soucis que ce moment préparc, Eliaole, avouez que c'est un homme rare.

ÉLIANTE

Ko i.me rare en tout point, et par sa probité. Par son grand jugement, par sa simplicité. Et sa science claire à quiconque l'écoute. Et qui nous a frappés durant toute la route.

ALCESTE

Vous me faites plaisir. Qu'est-il donc devenu ?

PHILIXTE

Avant notre retour, un projet m'est venu. Et je l'ai supplié de prendre un peu l'avance, i) e venir à Paris lui seul en diligence.

Pour parer à la hâte à tout fâcheux éclat.

ALCESTE

Quel est donc ce projet ?

SCÈNE IV

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILIXTE

ALCESTE, à Eliante.

Monsieur, ce pénit)Ie voyage Vous a fatigué fort, et je trouve-rais sage Qu'en votre appartenieut, pendant tout ce propos, Vous allassiez enfin prendre un peu de repos. De ce qu'on aura fait nous saurons vous instruire.

PHILINTE

Il a raison, mon cher; allez.

ÉLIANTE

Je me retire. (Il sort.)

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE

l'avoca,t, à Phillnte.

Rolet n'est pas chez lui. J'ignore la raison Qui, de si grand ma-
lin et hors de sa maison, L'occupe et le retient avec inquiétude ;

Car c'est là ma remarque au train de son étude. On l'attend, il y doit rentrer ; et j'ai laissé, Pour l'appeler céans, un billet très pressé. S'il vient, nous en aurons du moins ce bon augure, Qu'il s'attend à traiter en cette conjecture.

LE PHILINTE DE MOLIÈRE 103

ALCESTE

Quel est ce traitement dont vous voulez parler?

l'avocat Monsieur se résoudrait, dit-il, au pis-aller, En ce moment fâcheux, à faire un sacrifice.

ALCESTE, à Philinte.

Perdez-vous la raison ? Les lois et la justice ! Lorsqu'en un tel procès on se trouve engagé, Le vice impunément sera-t-il ménagé ?

Perdez tout votre bien, plutôt qu'en sa faiblesse Désavouant l'honneur et la délicatesse.

Votre cœur se résigne au reproche effrayant, D'avoir encouragé le crime en le payant. ^ /Que le crime poussé jusqu'à cette insolence, ^ N'U glaive seul des lois tienne sa récompense ! Et ne lui donnons point, par la timidité. L'espoir d'aucun triomphe ou de l'impunité.

l'avocat, à Philinte.

Vous voyez, au parti que l'amitié conseille. Que son opinion à la mienne est pareille. Je vous l'ai dit, monsieur : un accommodement Est un sage moyen que l'on suit prudemment, Quand d'une et d'autre part, avec pleine assurance, On peut d'un droit réel éta-

blir l'apparence ; Et la faiblesse même alors peut, je le crois. S'applaudir d'acheter la paix par quelques droits ;

'lo4 COMÉDIES ARI\ANGÉES

Mais tout ce que monsieur vient de nous faire entendre. Est ici, sans détour, le parti qu'il faut prendre. C'est mon avis sincère; et je ne doute point Qu'en vous en écartant dans le plus petit point, Que si vous exigez que j'entame et ménage Un traité toujours fait avec désavantage, On n'aille l'exiger ou fâcheux par le prix, Ou fatal à vos droits pour l'avoir entrepris.

Et dois-je tout risquer, n on sieur?

l'avocat

J'ose répondre Que le fourbe saura lui-même se confondre ; En marchant droit à lui nous saurons le braver, Et sa friponnerie enfin peut se prouver. Hier, j'en craignais bien plus l'effet et l'importance; Mais attentivement j'ai lu votre défense, Les lettres, les états et les comptes nombreux Qui parlent clairement contre ce malheureux. L'affaire est, je le sais, longue et désagréable...

PIIÎLINTE

Voilà précisément la crainte qui m'accable ; Et quand je considère avec attention Le fardeau qui m'attend en cette occasion. Tant de soins à porter, d'intérêts à restreindre. De gens à ménager et d'ennemis a craindre.

LE PIIILINTE DE MOLIERE loo

Tant de travail, de gêne et d'ennuyeux propos, Je veux d'un neu d'argent acheter mon repos.

ALCESTE, amèrement .

Oui, suivez ce projet; et, quoiqu'il me déplaie, Vous mettez mon humeur et mon esprit à l'aise. Vos jours voluptueux, mollement écoulés Dans cet alTaisement dont vous vous accablez, Ce goût de la paresse où la froide opulence Laisse au morne loisir bercer son indolence. Sont les fruits corrompus, qu'au milieu de l'ennui L'égoïsme enfanta, qui remontent vers lui Pour en mieux affermir le triste caractère. Mais aussi de ces fruits dérive leur salaire Votre aine est tout orgueil, votre esprit vanité ; La hauteur elle seule est votre dignité. /Du reste, anéanti, sans feu, sans énergie, N^^us immolez l'iiioimeur à votre léthargie,. Et dupe des méchants, vous savez, sans rougir, Marchander avec eux un reste de plaisir Faites, faites, monsieur.

PHILINTE

Eh ! mon Dieu, cher Alceste, Délivrons-nous soudain d'un embarras funeste. Et donnons-nous le temps de suivre, à son signal, La fortune propice à réparer le mal.

(A l'avocat) Vous, monsieur, je vous prie, arrangez cette affaire.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE

DUBOIS, avec humeur.

Ce monsieur... procureur... il est là.

L'AVOCAT

Je vais faire

Tout ce qui dépendra de moi dans ce moment.

ALCESTE, indigné.

Ah ! je ne reste point à cet arrangement

Ce serait pour mon cœur un chagrin trop sensible,

Que l'aspect d'un pervers qui, d'une âme paisible.

Et sous cape riant des affronts qu'il a faits.

En triomphe remporte un prix de ses forfaits.

(Il sort.)

SCÈNE VIII LAVOCAT, LE PROCUREUR

LE PROCUREUR

Sur un billet de vous, que chez moi j'ai trouvé,

LE PHILINTE DE MOLIÈRE 107

Malgré tout ce qui m'est en ces lieux arrivé,

J'ai bien voulu, monsieur, toujours bon, franc, honnête,

Avec vous cependant risquer un tête-à-tête

Voyons, expliquez-vous, que voulez-vous de moi ?

l'avocat Monsieur, connaissez-vous la probité, la foi, La conduite, les mœurs et les moyens de l'homme Qui réclame, en

ce jour, une aussi forte somme ?

LE PROCUREUR

Ce n'est point mon affaire, et son litre suffit.

l'avocat Si l'on prouve le faux, et l'erreur de l'écrit...

LE PROCUREUR

C'est ce qu'il faudra voir...

J'ai de sûres épreuves Des tours de ce Robert .,

LE PROCUREUR

Vous en auriez cent preuves.

Que m'importe?... Qu'il soit honnête homme ou fripon. Je m'en moque, dès lors que le billet est bon.

l'avocat 11 ne l'est pas.

LE PROCUREUR

Chansons !

l'avocat, sévèrement.

Malgré vous et les vôtres, On vous fera bien voir...

108 COMÉDIES ARRANGÉES

LE PROCUREUR

Bah ! j'en ai vu bien d'autres.

l'avocat Et moi, je me fais fort de prouver...

LE PROCUREUR

Vous ?

l'avocat

Oui, moi.

LE PROCUREUR

Que veut dire ceci? Voyons, est-ce la loi Qui jugera l'affaire?
Est-ce pour autre chose Qu'ici je suis venu ? Déclarez-en la cause.
Expliquez-vous ; j'ai hâte. En un mot, si je viens, C'est pour être
payé, non pour des entretiens.

Eh bien ! monsieur, parlez. Dites votre pensée.

le PROCUREUR

Qui, moi ? je ne dis rien. Si la vôtre est pressée...

l'avocat A la brnne hen-^e ; mais vous avez un pouvoir Sans
doute : proposez, monsieur, nous allons voir.

LE PROCUREUR

Proposer ?

l'avocat Oui, vraiment.

LE procureur

Allons, plaisanterie !

LE PHILINTE DE MOLIÈRE log

l'avocat Par là qu'enteudez-vous ?

LE PROCUREUR

Eh ! non ; je vous en prie,

Vous vous donnez, je crois, des soucis superflus.

l'avoc\`t Quoi!...

LE PROCUREUR

Vous êtes rusé ; en peut l'être encor plus

l'avocat

Je ne vous comprends pas...

le procureur

Fi donc ! vous voulez rire.

l'avocat En honneur !...

LE procureur

Allons donc.

l'avocat

Comment ?

le procureur, saluant.

Je me retire.

l'avocat, le retenant.

Un mot encor, monsieur, je puis vous assurer

Que je suis sans détour. Pourquoi délibérer

Pour vous ouvrir à moi ? pour me faire comprendre

Quel biais, après tout, ici, vous voulez prendre ?

le procureur, avec audace.

Je ne biaise point ; jamais, en aucun cas :

Et je vous dis bien haut, comme à cent avocats,

Eussent-ils tous eucor mille fois plus d'adresse,

Que je ne fus jamais dupe d'une finesse.

Vous êtes bien tombé, de vouloir en ces lieux

Tendre à ma bonne foi des pièges captieux !

Ah ! je vous vois venir ! vraiment je vous la garde ;

Oui, sans doute, attendez qu'ici je me hasarde

A vous offrir un tiers ou moitié de rabais ;

Que j'aille innocemment donner dans vos filets,

Et séduit par votre air, qui me gagnera l'âme.

Convenir plus ou moins des droits que je réclame ;

Tandis que, mot à mot, du cabinet voisin,

Des témoins apostés en tiendront magasin :

Tandis que finement deux habiles notaires

Y dresseront un texte à tous vos commentaires.

Je vous le dis, monsieur : mais pour vous faire voir

Que je connais la ruse, autant que mon devoir.

(5e tournant vers le fond et les portes, et criant :)

Au reste le billet est bon, la cause est bonne ;

Tablez bien là-dessus, et je ne crains personne.

l'avocat, honteux et stupéfait.

Mais, sur ce pied, pourquoi venir dans la maison ?

LE PROCUREUR

Si vous êtes si fin, devinez ma raison.

L'AVOCAT

Je ne connus jamais cet art, ni ce langage.

LE PROCUREUR

Cette raison pourtant est bonne ; c'est dommage.

l'avocat Il suffit : je ne veux ni ne dois la savoir.

LE PROCUREUR

On me tient pour m'entendre ; et moi je viens pour voir.

l'avocat Finissons, s'il vous plaît, un débat qui m'assomme.

LE PROCUREUR

(.4 part.) Adieu donc ; on m'attend. Serviteur... Le pauvre
homme

(// sort.)

TOME v

Épargnez-moi l'aspect de tant d'iniquités. J'ignore à quels égards une morale austère Élend d'un avocat le noble ministère :

Mais lorsque je balance en cette affaire-ci, La droiture tremblante implorant la merci Du fourbe qui l'opprime, et le fourbe perfide Qui montre à l'immoler une aiujace intrépide. Il ne me reste plus dans ma confusion Qu'à fuir pour dévorer mon indignation.

SCÈNE XI ALCESTE, DUBOIS, L'AVOCAT, PHILINTE

DUBOIS, accourant effrayé, à Aîcesle.

Ah ! monsieur, qu'est ceci ? voici bien des alîaires!

ALCESTE

Quoi donc ?

DUBOIS

Tout est perdu.

ALCESTE

Maraud ! si tu diffères..

DUBOIS

Sauvez-vous.

ALCESTE

Et pourquoi ?

DUBOIS

C'est qu'il faut vous sauvei

ALCESTE

Qu'est-ce à dire ?

DUBOIS

A l'instant.

ALCESTE

Veux-tu bien achever ?

DUBOIS

Si j'achève, monsieur, on vous prend tout à l'heure.

ALCESTE

Qui me prendra ? Dis donc.

DUBOIS

Quittez cette demeure.

ALCESTE

Impertinent, au diable ! avec tous ces transports... ■

DUBOIS

Les escaliers sont pleins d'huissiers et de recors.

ALCESTE

Que dis-tu ?

DUBOIS

L'on vous cherche. . Ah ! je les vois paraître. Une autre fois, monsieur, vous me croirez peut-être ?

SCÈNE XII

ALCESTE, UN COMMISSAIRE, UN HUISSIER, L'AVOCAT, PHILINTE, un garde du commerce, RECOR, DUBOIS.

Que vous plaît-il, messieurs?... parlez donc... avancez...

LE COMMISSAIRE

Je demande céans monsieur de Valancés.

PHILINTE

C'est moi.

LE COMMISSAIRE

Je viens, monsieur, et comme commissaire, Pourveill' au bon ordre, et non pour vous déplaire ;

Je viens, dis-je, appelé par ma commission,

(Montrant l'huissier.) Pour assister monsieur, dans l'exécution De certaine sentence, à l'effet de cajiture, Dont il va sur-le-champ vous faire la lecture.

PHILINTE

Quelle est cette insolence ? osez-vous bien, chez moi, Venir avec éclat remplir un tel emploi ?

LE COMMISSAIRE

Monsieur... je vais partout où la loi me réclame.

l'avocat, à Pliilinte.

Modérez, s'il vous plaît, les transports de votre âme. Éciaircis-sous la chose, et nous verrons après.

ALCESTE, à l'huissier.

Eh bien ! lisez , monsieur. Voyons ces beaux secrets ! l'huissier, caricature: il met ses lunettes, et lit: « A vous, etcœtera... Très humblement supplie » Ignace André Robert, disant qu'avec folie, » Au sieur de Valancés il prêta, dans un temps, » La somme ou capital de six cent mille francs, » Dont billet dudit sieur, joint à cette requête. » Sur l'avis que déjà, par un trait malhonnête,)^ Le susdit débiteur a quitté son hùtel, » Et ce secrètement : dont un regret mortel » Survient au suppliant, craintif pour sa créance ; » Qu'en outre, par abus de trop de confiance, » Le sieur de Valancés, de ruse prémuni, » A pris son domicile en un hùtel garni.

« Lequel dit sieur encor, pendant la nuit obscure, » A fait, pour s'évader, préparer sa voiture.

ALCESTE

Quelle horreur !

PEJILINTE

Juste ciel !

ALCESTE

Fut-on plus effronté ?

Et comment ose-t-on de tant de fausseté S'armer insolemment
en face de son juge ?

l'avocat Contre de pareils traits il n'est point de refuge.

l'huissier Vous plaît-il d'écouter le reste ?

l'avocat

Poursuivez.

l'huissier Ut.

« Pour que du suppliant les droits soient préservés, » Vu l'urgence du cas, péril à la demeure, » Qu'il vous plaise ordonner que, sans délai, sur l'heure, » Il sera fait recherche, avec gens assez forts, » Dudit sieur Valancés, à l'effet, et par corps, » D'assurer lesdits droits, et ce sans préjudice » De la saisie entière, et par mains de justice, » De tous ses biens, ainsi qu'il pourrait arriver, j> Partout où se pourront lesdits biens se trouver. » Signé, Rolet.
» Et suit, par forme de sentence, Appointement, qui donne, au gré de l'ordonnance.

Loisir d'exécuter le susdit contenu.

Signifié par moi, Boniface Menu.

ALCESTE

Eh bien! que vous faut-il après ce verbiage ?

L'HU(SSIER

Les six cent mille francs, sans tarder davantage, Ou que monsieur nous suive à l'instant en prison.

PHILINTE

Marauds! voulez-vous bien sortir de ma maison ?

LE COMMISSAIRE, s' interposant.

Monsieur I... ah ! point de bruit.

ALCESTE, à l'avocat.

Quel moyen faut-il prendre ?

l'avocat Vers le juge avec eux je crois qu'il faut nous rendre.

PHILINTE, à l'avocat.

Qui, moi, monsieur ?

l'avocat Vous-même. Observez, s'il vous plaît.

Que le juge a parlé sur la foi de Kolet. Sur son faux exposé, la justice en alarmes Protège le mensonge et ses perfides larmes. Kolet, dans sa requête, avec dextérité.

Donne à sa fourberie un air de vérité. Vous quittez votre hôtel pour prendre cet asile, Il vous montre rusé, même sans domicile ; Vous allez à Versailles, il vous peint fugitif; La chose presse, il faut vous avoir mort ou vif. Il tait adroitement la qualité de comte ;

Tiien n'arrête Kolet. Par une fausse honte, Ne résistez donc plus ; et la conclusion. Au pis, sera, monsieur, de donner caution.

ALCESTE, vivement.

Ah ! sans aller plus loin, je présente la mienne.

PUILINTE

Ami trop généreux !...

l'huissier

Oh ! qu'à cela ne tienne.

En blanc, j'ai pour ceci des actes différents.

(// les tire de son carnet.) Monsieur peut se nommer ; s'il est bon, je le prends.

l'avocat, prenant la formule en blanc.

Donnez, Monsieur est bon. (// écrit.)

ALCESTE

Mettez : Le comte Alceste.

LE COMMISSAIRE

Qui, vous, monsieur ?

ALCESTE

Oui, moi.

LE COMMISSAIRE, à l'huissier et au garde :

Je vous promets, j'atteste Que les biens de monsieur passent un million.

l'huissier, à Alceste.

Signez.

ALCESTE

Avec plaisir.

(// signe, et l'huissier prend l'acte.)

LE COMMISSAIRE, à Alceste.

Après cette action.

Vous me pardonnerez au moins, monsieur le comte,

Un éclaircissement qui vraiment me fait honte. Vous vous nommez Alceste ?

ALCESTE

Oui, sans doute.

LE COMMISSAIRE

Seigneur Du lieu de Mont-Rocher?

ALCESTE

Justement.

LE COMMISSAIRE

En honneur !

Vous me voyez confus, on ne peut davantage. Pourquoi m'a-t-on choisi pour un pareil message ?

ALCESTE

De quoi s'agit-il ?

LE COMMISSAIRE

J'arrive cette nuit De votre seigneurie, où, sans éclat, sans bruit, En vertu d'un décret, j'avais été vous prendre, Et qu'ici j'exécute à regret, sans attendre.

l'avocat o grand dieu !

philinte Se peut-il ?

DUBOIS

Oh! le traître maudit !

le commissaire Monsieur, vous me suivez 't

ALCESTE

Oui-dà. Sans contredit.

PHILINTE

Alceste ! est-il bien vrai? quel accident terrible !

ALCESTE

Quoi, monsieur ? Vous voyez enfin qu'il est possible Que tout ne soit pas bien.

PHILINTE

Après un pareil coup, Je suis désespéré... Que faire ?

ALCESTE

Rien du tout.

(Au commissaire)

Monsieur, me voilà prêt. Menez-moi, je vous prie,

(A l'avocat.)

Au juge, sans tarder. Et vous qui, pour la vie.

Serez mon digne ami, vous, monsieur, suivez-moi.

(5^e retournant vers Philinte.)

Je ne m'en prends qu'au vice, et jamais à la loi.

É LIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Vous ne voulez donc pas absolument m'entendre,

Monsieur, ou feignez-vous de ne pas me comprendre ?

Ke parlé-je pas clair ? Oui, je cours le hasard

De voir nos biens saisis, saisis de toute part ;

Et comme de ces biens la plus grande partie.

Parce qu'elle est à vous, peut être garantie,

Il est bon d'empêcher, et par provision,

La gêne et le tracas de cette invasion.

Et si vous ne venez, oui, vous-même en personne,
Opposer à la loi les droits qu'elle vous donne.
Quand bien même nos vœux auraient un plein succès,
11 faudra soutenir la longueur d'un procès ;
Et si l'on saisit tout une fois, la chicane
Saura bien reculer ce que la loi condamne.
Vos droits seront très bons, mais vos biens très saisis.
Prévenons donc les coups que l'on aurait choisis.
L'active avidité nous entoure et nous presse.
Tant qu'il reste à jouir, caressons la paresse :
Mais quand de tous côtés on se voit investi,
Il faut bien se résoudre à prendre son parti.

Hâtons-nous donc, monsieur^ et prenons l'avantage. Je
compte vingt maisons à voir sans ce voyage ; Notaires, avocats,
agents à prévenir.

La moitié de Paris ensemble à parcourir.

ÉLIANTL

Je comprends très bien : mais, en mon âme éperdue,

Une voix plus puissante est encore entendue.

De vos i»récautions le but intéressant.

Fût-il encor, monsieur, mille fois plus pressant,

Je crois que les malheurs du généreux Alceste

Veulent nos premiers soins ; notre intérêt le reste.

PHIL¹>TE

Que dites-vous, monsieur, et quel est ce discours ? Lui fais-je, s'il vous plaît, refus de mes secours ?

Vous rentrez seulement, et vous venez de faire Une assez longue absence...

PHILINTE

Eh oui ! pour mon affaire.

ÉLIANTE

Et je vois que pour nous, inquiet, empressé, A ce sincère ami vous n'avez pas pensé. Oubliez-vous sitôt sa peine et ses services ? Avez-vous fait pour lui d'assez grands sacrifices ? Mon oncle, redoutez un peu moins vos dangers : l'homme qui fait son devoir les maux sont plus légers.,- Rappelez, croyez-moi, votre cœur à lui-même ; Et, malgré les efforts de ma tendresse extrême,

Ne laissez pas le soin à ma timide voix D'exciter l'amitié, d'en retracer les lois. Elle parle à votre âme, écoutez ses murmures, Laissez pour aujourd'hui, dans leurs routes obscures, Les méchants préparer leurs inutiles coups. Alceste à leur fureur vient de s'offrir pour vous ; Et quand, d'une autre part, on l'attaque, on l'arrête, Seriez-vous le premier à détourner la tête ? Allons le voir; peut-être attend-il notre appui : iS'ous serons pour demain; mais Alceste aujourd'hui.

PHILINTE

Demain sera-t-il temps de prévenir l'orage ? Et demain cependant, avec double avantage , Débarrassé de soins, d'un cœur plus affermi. Je pourrai, sans retard, voler vers mon ami.

ÉMANTE

Vers votre ami, monsieur ! Comment, de votre bouche.

Ce nom peut-il sortir ainsi, sans qu'il vous touche ?

Et savez-vous quel sort le menace à présent ?

Ce qu'on a fait de lui, ce qu'il fait, ce qu'il sent.

Ce dont il a besoin... qu'il réclame peut-être ?

Eh ! devant lui, du moins, hàtons-nous de paraître ;

Et s'il peut être vrai qu'on peut l'abandonner.

Qu'il ne puisse, monsieur, du moins le soupçonner.

Sachez vous conserver l'honneur de son approche ;

Que son premier regard ne soit point un reproche.

PHILINTE

Mais déjà près de lui j'aurais porté mes pas,

Je m'y rendrais encor... Mais ne voyez-vous pas Qu'une fois entraîné dans ses propres affaires, Je m'interdis alors mille soins nécessaires ? Nécessaires pour vous ! mais vous vous refusez A juger sainement de nos périls. Pesez, Mais pesez donc, monsieur, avec exactitude, La gêne, les soucis, l'ennui, l'iuquiétude. Qui

vont nous assaillir, s'il fuit que ma maison Languisse sous l'effort de cette trahison. Ah ! cette crainte seule à l'instant me décide. Partons, voyons nos gens ..

ÉLI.\NTE

Ah ! je suis moins timide.

Ou bien moins courageux et plus faible que vous. Mais de ces deux périls le nùtre a le dessous. Mais l'image d'un homme, innocent de tout crime, Arrêté dans vos bras, où, noble et magnanime, Il se rend l'instrument de votre liberté, Qui, par un jeu cruel de la fatalité.

Se voit chargé des fers dont sa main vous délivre. Que vous laissez aller tout à coup, sans le suivre, Que, depuis la douleur de ce coup imprévu, Vous n'avez ni soigné, ni consolé, ni vu... Ah! monsieur, cette idée...

PHiLiNTE, avec humeur.

Un peu de complaisance Mon neveu, s'il vous plaît. J'ai de votre éloquence

Déjà plus d'une preuve, et d'assez bons garants Pour que, dans la chaleur de pareils différends, Vous n'avez pas besoin, soit zèle ou politique, D'en étaler l'éclat pour faire ma critique. Certes, vous m'étonnez dans vos façons d'agir : Vos efforts ne tendront qu'à me faire rougir.

ÉLiAME, la larme à l'œil.

Mon oncle î pouvez-vous me faire un tel reproche ? Pour me taire, il faudrait que j'eusse un cœur de roche.

PHILINTE

Mon neveu, pardonnez à mon juste dépit, Et suivons notre affaire ainsi que je l'ai dit.

ÉLIANTE, avec une soumission douloureuse. Allons, mon oncle.

PHILINTE

Allons. Champagne ! mon carrosse.

Nous allons commencer par le banquier Mendoce.

SCÈNE II ÉLIANTE, L'AVOCAT, PHILINTE

ÉLIANTE, courant à l'avocat Ah ! monsieur, vous voilà ? quittez-vous notre a.iii ?

Que fait-i; ?..

l'avocat Sur son sort vos âmes ont gémi.

Mais je viens dissiper cette douleur cruelle, Et vous apprendre au moins une heureuse nouvelle. Il court au magistrat, comme vous le savez : A peine devant eux sommes-nous arrivés ,

(Ils étaient deux ensemble) on le plaint, on l'accueille,

On l'instruit. Sur-le-champ, ouvrant son porte-feuille,

Sans proférer un mot, mais l'œil étincelanl,

Votre ami leur remet un seul titre parlant.

Dès qu'il est lu : « Monsieur, soyez libre sur l'heure,

Lui dit le magistrat ; rendez à sa demeure

« La bienfaisance même. » Alceste radieux

Me dit : « Allons trouver l'ignominieux

» Qui poursuit nos amis. ;) Chez Rolet il rencontre

Robert: « Puisqu'à nos yeux cet infâme se montre,

» Volez vers nos amis ; instruisez-les de tout,

» Et, pour pousser enfin nos scélérats à bout,

» Revenez sur le champ avec monsieur Philinte.

» Il peut faire à Robert mettre bas toute feinte. »

Voilà ce qu'il m'a dit. Je viens donc vous chercher.

ÉLIAME

O secours généreux ! Ah ! qu'il doit vous loucher, Monsieur...

L'avocat Ne tardons pas ; cet espoir qui vous reste...

PHILINTE

Oui, mon carrosse est prêt; venez.

SCÈNE m L'AVOCAT, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ÉLIANTE

Que vois-je ? Alceste !...

PHILINTE

Est-ce vous, cher ami ?...

ÉLIANTE, avec sentiment, prenant les mains d'Alceste.

Vous n'imaginez pas Ma joie à vous revoir.

ALCESTE

J'ai plaint votre embarras.

J'ai senti vos douleurs bien plus que mon outrage, Monsieur ;
et des pervers si j'ai trompé la rage, Je bénis mes destins, assez
favorisés Pour réparer les pleurs que je vous ai causés.

PHILINTE

Comment se pourrait-il ?

ALCESTE, criant d'exclamation cet hémistich. Écoutez, je
vous prie.

J'ai tout dit...

ALCESTE

Poursuivons. Jamais, je le parie, Il ne fut dans le monde un
plus hardi méchant Que ce lâche Robert, jadis votre intendant.

L'œil fixé sur le sien, j'ai beau de cent manières Circonvenir son cœur, menaces ni prières N'en viennent pas à bout ; et sa perversité Dans l'œil de son agent puisant la fermeté, Il m'ose tenir tête, avec une impudence A lasser mille fois la plus forte constance. 11 fait plus: et prenant un langage in-prévu. Il m'ose, à moi, citer l'honneur et sa vertu. Oh morbleu ! pour le coup la fureur me transporte. Le fourbe veut sortir, j'empêche qu'il ne sorte ;

Les efforts de Dubois, à cette trahison,

De ses bruyants éclats remplissent la maison.

On accourt, on survient. Le front rouge de honte,

J'implore, à cris pressés, justice la plus prompte.

Bonne inspiration ! puisque, dès le moment.

Un commissaire, archers, sont dans l'appartement.

Ah ! fourbe, je te tiens, dis-je avec véhémence !

Le misérable encor fait bonne contenance.

Mais je n'hésite point ; et m'adressant alors

A l'homme que la loi rend maître en ce discours :

« On a commis, lui dis-je, un faux abominable.

» Dès longtemps la justice a frappé le coupable ;

» Nous avons de ce faux trente preuves en main,

» 11 y va de la vie, et voici mon chemin.

» Si Robert, à l'instant, à l'instant ne me donne

« Le billet frauduleux, ainsi que je l'ordonne,
>î Comme faussaire, ici, je le livre à la loi ;
» Je demande, je veux qu'on l'arrête avec moi ;
» Qu'un emprisonnement, jusqu'au bout de l'affaire,
» Au criminel des deux garantisse un salaire.
» C'est moi, moi, comte Alceste, homme de qualité,
» Qui, sans aller plus loin, réclame ce traité. »

A ces mots, soutenus de ce que le courage

Peut donner d'énergie ainsi que d'avantage.

Le procureur affecte un scrupuleux soupçon.

Robert épouvanté fait bien quelquefois,

TOME v

Et sous de vains propos sa crainte se déguise ; Mais, infaillible effet d'une ferme franchise Qui va droit au méchant, il succombe à cela : On me rend le billet, et je l'ai : le voilà.

{// donne sèchement le billet à Philinte.)

ÉLIANTE

Cher Alceste ! ô vertu ! quel zèle magnanime !

Pour vous, toujours, monsieur, égal à mon estime ; Et quand il éclatait, même hors de ces lieux. Votre douleur, sans cesse, était devant mes yeux.

l'avocat, à Alceste.

Combien de vos succès mon cœur vous félicite !

alceste, à l'avocat.

Je le crois. Voulez-vous, monsieur, que je m'acquitte D'en avoir par vos soins obtenu le moyen ?

l'avocat Monsieur. .

alceste

Soyons amis

l'avocat

Ce fortuné lien...

alceste L'acceptez-vous ?

l'avocat

Monsieur, du plus vrai de mon âme.

alceste Eh bien, libre aujourd'hui d'une poursuite infâme, Je retourne à ma terre, y voulez- vous venir ?

C'est là que l'amitié vous saura retenir :

Vous me convenez fort, nous y vivrons ensemble.

l'avocat C'est un bonheur de plus...

Ah ! Tant mieux. Je ressemble A quantité de gens, et j'ai de grands défauts ; Vous les tempérerez, et j'aurai moins de maux.

PHILINTE, à Akeate.

Digne ami ! .. Quoi !...

ALCESTE, l'éloignant du geste, et avec un mépris

tempéré de dignité.

Monsieur, de ce nom je suis digne, Je le croi.<5. Mais qu'ici votre cœur se résigne. Pour jamais à ne plus appartenir au mien, Ni par aucun discours ni par aucun lien. Je vous déclare net, qu'à votre âme endurcie, Nul goût, nul sentiment, et rien ne m'associe. /Je vous rejette au loin, parmi ces êtres froids, ^""^^. Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les droits»y Morts, bien morts dès longtemps avant l'heure suprême, Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

ÉLIANTE

Cher .Alceste, il craignait qu'un imprudent secours...

ALCESTE

Monsieur, avec regret je lui tiens ce discours. Mais nos nœuds précédents sont ma louable excuse.

Quand j'abjure un ami, jamais je ne l'abuse. Je le lui dis encor : ce nœud m'était sacré : Mais je le romps dès lors qu'il l'a déshonoré. Puisse la cruauté qu'il a pour ses semblables S'adoucir chaque jour par vos vertus aimables ! Adieu ; je pars, monsieur, après cet entretien: Qu'il regrette mon cœur, et se souvienne bien Que tous les sentiments dont la noble alliance Compose la vertu :

l'honneur, la bienfaisance) L'équité, la candeur, l'amour et l'amitié^ J N'existeront jamais dans un cœur sans pitié

(Il sort avec l'avocat.)

M. LE BARON DE CRAC

M. D'IRLAC, sous le nom de SAINT-BRICE, fils aîné

de M de Crac.

M ANNIBAL DE CRAC, fils cadet de M. de Crac. M. FRANCHÉVAL, ami d'Annibal.

M VERDAC, parasite.

THOMAS, laquais, jardinier et garde JACK, père de M. de Crac.

LE MAGISTRE du village.

Tout le village.

(La scène est au château de Crac, assés près de la Garonne.)

SCÈNE I.

SAINT-BRICE, seul.

Oui, des événements j'admire le caprice :

Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice !

Après quinze ans d'absence, à la fin revenu

Dans mon p;ys natal, je m'y vois méconnu.

Dos mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse

lu homme ; et c'était., qui ? Crac, mon jièrre, il ni'em-

Sans me connaître encore : en son petit château, [brasse

Où j'allais, il m'emmène, et j'entre incognito.

Je suis fort bien reçu de toute la famille.

Le papa me retient ; j'accepte, car je brille

Par mon humeur facile. Il est aimable et gai ;

Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot devrai,

Cependant : le terroir peut lui servir d'excuse.

A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.

Si j'ai perdu l'accent, pour hàbler .. que sait-on ?

Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.

Parlons peu, mais tranchons : l'air aisé, le ton ferme,

Du front ; gardons surtout d'hésiter sur le terme

Le papa près de moi ne sera qu'un enfant ;

S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.

... Peut être est-ce manquer de respect au cher père ;

Mais le cœur paternel fera grâce, j'espère :

Puis on pardonne tout aux jours de carnaval :

Mais j'aperçois venir mon cher frère Annibal.

SCÈNE II SAINT-BRICE, ANNIBAL DE CR.\C

SAINT-BRICE

Ah ! je vous vois d'abord : c'est un heureux présage. Déjà levé !

ANNIBAL, avec l'accent.

Mais oui, c'est assez mon usage.

Ici, grâce à l'emploi que l'on fait de ses jours. Plus tôt on les commence et plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE

Rien de plus amusant que monsieur votre père.

ANNIBAL

Il est vrai qu'en parlant parfois il ésagère.

SALM-BRICE

En effet, le papa ne s'en tire pas mal, il nous fit, hier soir, un conte sans égal.

ANNIBAL

Je l'avouerais, mon père assez souvent s'amuse.

Mais sans dessein pourtant... îson pas que je l'escuse ;

Car moi, je n'aime rien que la sincérité.

SAINT-BRICE

Ni moi ; pardon... j'ai cru, je me suis trop flatté. Trouver entre nos goûts un peu de ressemblance.

ANNIBAL

Monsieur... si j'ose ici dire ce que je pense, Entre nos traits, j'é crois, il est quelque rapport.

SAINT-BRICE

Eh bien ! je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

ANMBAL

Oui, vousmé rappelez le souvenir d'un frère, Que j'aimais tendrement pour son bon caractère : Il serait dé votre âge... Ah ! regrets superflus ! Ce frère si chéri probablement n'est plus ; Dès longtemps nous n'avons dé lui nulle nouvelle.

SAINT-BRICE

Se peut-il? Que sait-on pourtant ? sa mort est-elle Bien certaine? des gens que l'on crut morts souvent Ressuscitent. Peut-être...

ANNIBAL

Eh ! mais s'il est vivant, 11 m'oublie, et ce coup né m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE

Vous oublier ? Oh non, cela n'est pas possible.

184 COMÉDIKS ARRANGÉES

ANMBAL

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE

En un mot, espérez ; Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez

ANMBAL

Je né m'en flatte plus.

SAI.M-BRICE

De l'absence d'un frère En tout cas un ami console et sait distraire. Le voici. Mais je vais troubler votre entretien : Je crains d'être importun.

ANMBAL

Monsieur, ne craignez rien.

SAINT-BRICE

Vous permettez? je reste. (A part.)l\ me prend fantaisie De donner au jeune homme un peu de jalousie.

SCÈNE III LES PRÉDÉDENTS, M. FRANCHE VAL

FRANCHEVAL, avEc l'acceiit et le ton vif.

(De loin, à part.) Quel contré-temps ! encore avec cet étranger
!

{Flaut.) Pardon, cherAnnibal, on peut vous déranger

ANNiBAL, à Francheval Eh! pourquoi donc, mon cher, cette
cérémonie ?

Je né vous savez pas silot en compagnie ; Sans quoi... l'on m'a-
vait dit qu'avec votre papa, Dès le matin, monsieur chassait...

ANMBAL

On VOUS trompa.

FRANCHEVAL

Eli mais, je lé vois bien.

SAiNT-BRiCE, froidement.

Moi, je ne chasse guère :

Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL

C'est ce qui mé paraît ; et même j'ai trouvé L'entretien des
plus vifs quand je suis arrivé.

SAINT-BRICE

Oui ; de parler de vous l'occasion est belle.

FRANCHEVAL

Je vous suis obligé de cet excès de zèle. Mais de votre discours fus-jé seul le sujet ?

SAINT-BRICE

Vous êtes curieux, monsieur.

FR.A>'CHEVAL

Et vous, discret.

ANMBAL

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire. Mais j'aperçois Verdac, et je ne l'aime guère. Vous permettez, messieurs ? je vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui ; (Annibal sort) Et moi-même à monsieur je vais céder la place. Vous pardonnez, j'espère ?

FRANCHEVAL

Au moins, un mot, de grâce.

Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir un seul instant?

SAINT-BRICE

Quand vous voudrez, tantôt,

FRANCHEVAL

J'y compte.

SAINT-BRICE

Et moi, j'entends.

(// sort)

SCÈNE IV M. FRANCHEVAL, VERDAC

VERDAC

Je crois que l'on m'a méfuit : et ma foi, je soupçonne Qu'Annibal ne fait pas grand cas de ma personne.

FRANCHEVAL, de mauvaise humeur.

Il a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC

D'autres n'ont pas pour eux la même aversion :

En flatteurs caressés cet univers abonde.

L'art de flatter, mon cher , est vieux comme le monde.

C'est un poison bien doux : or c'est l'essentiel

Que le papa le boive, et que, grâce au ciel,

Dans le cœur du varon il entre à la sourdine ;

Il m'aime enfin : et c'est chez lé papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL

Comment pour un repas blesser la vérité !

VERDAC

L'nbon repas jamais fut-il trop acheté ?

Et que m'en coûté-t-il ? un peu dé complaisance.

Je n'ai pas avec lui besoin de médisance.

Il suffit dé lé croire : il hàble à chaque mot,

C'est sa manie : hé donc, je serais un grand sot, D'aller lé démentir sur une vagatelle.

FRANCHEVAL

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle... ?

VERDAC

Votre délicatesse est bien peu de saison : Quand on a bonne table, on a toujours raison ; Aussi, je crois d'avance à tout ce qu'il va dire. S'il parle, j'applaudis ; je ris dès qu'il veut rire. Je né suis pas sa dupe, et m'amuse in petto ; Par là je m'établis dans son petit château. Château qui n'est au fond qu'une gentilhommière : Que dis-je ! ce serait une simple chaumière , On y dîne, mon cher, on y soupe ; il suffit : Crac en a lé plaisir, et j'en ai lé profit.

FRANCHEVAL. {On entend un cor.} A merveille, monsieur ; mais j'entends grand tapage ; Ah ! c'est notre chasseur avec son équipage.

VERDAC

Son équipage ? Oh, oui ! lequel est composé D'un jardinier bonace, en garde déguisé. D'un page, petit pauvre, errant dans la contrée. Que dé Crac affubla d'un morceau dé livrée. Jack est essentiel. En ce petit garçon. On voit lé dindonnier, lé page et l'échanson. Il s'acquitte assez bien surtout du dernier rôle. Mais voici tout lé train ; il n'est rien de plus drôle. (On entend le cor de plus près)

VERD.\C

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC Point du tout.

FRANCHEVAL

Vous aviez un beau temps.

M DE CRAC

En effet.

Je n'en suis pas moins las ; car j'ai couru, Dieu sait I Moi, je né chasse point comme vos petits maîtres.

(// s'assied).

Pa^e, mets bas ton cor^ et viens n.'ôter mes guêtres.

JACK, avec l'accent. Oui, monsieur lé varon.

M. DE CRAC

Il est bien jeune encor.

VERDAC

Lé compère déjà donne fort bien du cor.

M. DE CRAC

Oh ! je lé formerai. Songe bien à ma meute.

JACK

A votre?... Monseigneur, je n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC

Je veux dire mes chiens.

JACK

La chienne et lé petit ?

J'entends.

M. DE CRAC

Mes chiens enfin. Faites ce qu'on vous dit. {Jack sort)

SCÈNE VII

M. DE CRAC, M. FRA.NCHEVAL, VERDAC THo3IAS

M. DE CRAC

Pourquoi t'es-tu là bas si longtemps fait attendre, Thomas ?
Quel est le bruit qui se faisait entendre ?

THOMAS, sans accent.

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC

Un soufflet ?

THOMAS

Oui, vraiment.

M. DE CRAC

Ah ! si je l'avais su !

Et dé qui donc ?

THOMAS

Dé qui ? mais de monsieur de Trape En personne.

M. DE CRAC

A ce point le jeune homme s'échappe ?

THOMAS

C'est vous qui liion plutôt vous êtes échappé : Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC

Mais on ne vit jamais brutalité pareille.

(// fait mine de sortir.) Cadédis ! je m'en vais lui parler à l'oreille.

(Il revient.) Oui, l'un dé ces matins, je lui dirai deux mots.

THOMAS

Parce qu'il part demain.

VERDAC

Eh ! mais à quel propos Ce démêlé, pourquoi ?

M DE CRAC

Pour une vagatelle, Qui né mérite pas que je vous la rappelle.
Ce jeune homme prétend que je tire chez lui : Suis-je dans lé cas,
moi, d'avoir besoin d'autrui ?

THOMAS

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre. Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC

Lé faquin est surpris que l'on ait des voisins. Au fait, lé comte et moi né sommes pas cousins. Nous avons eu jadis une certaine affaire, Dont lé petit monsieur se souviendra, j'espère.

VERDAC

Je lé crois.

FRANCHEVAL

Dé ceci je n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC

La chose s'est passée entre le comte et moi.

Je ne sais ce que c'est de prendre la trompette :

Mais je vous l'ai mené, messieurs, je le répète.

THOMAS

Ma foi, cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

Quoi ! toujours me commettre avec un impudent ! Dieu m'en garde ! mais quoi, laissons cela, de grâce. Je suis on ne peut plus satisfait de ma chasse. J'avais tué levraux et perdreaux, Dieu merci, Aucun de la façon dont j'ai tué ceux-ci.

d92 COMÉDIES ARRANGÉES

THOMAS

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte ?

M. DE CRAC

Ei ! quand tu recevais un bon soufflet du comte.

THOMAS

Il n'est (dus de gibier; ces messieurs sont témoins ..

M. DE CRAC

Verdac sait si j'en tue une pièce de moins !

FRANCHEVAL

De lièvres cependant la terre est dépourvue.

VERDAC

Moi j'en rencontra encor.

THOMAS

C'est avoir bonne vue.

VEP.DAC, à M. de Crac.

Votre bistoire.

M. DE CRAC

Écoutez, je... {A T}iomas.)QuG fais-tu là, toi ?

THOMAS

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC

A quoi bon, l'ayant vu comme moi.

THOMAS

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC

Eh ! sors. (Thomas sort.)

SCÈNE VIII M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, 31. VERDAC

M. DE CRAC

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, à part.

Comme il va s'en donner !

M. DE CRAC

Lé fait est très certain ; Mais vous en douterez ; car tel est mon destin.

FRANCHEVAL

Vous permettez qu'on doute?

M. DE CRAC

Il n'est rien de plus drôle.

J'allais tranquillement, mon fusil sur l'épaule. Zeste, un lièvre part.

VERDAG

Bon.

M. DE CRAC

Oh ! rien n'est plus commun ; Il ne m'arrivé pas d'en manquer jamais un. Je prends donc mon fusil : à tirer je m'apprête ; Fr... un perdreau s'envole au-dessus de ma tête.

FRANCHEVAL

Que faire ?

M. DE CRAC

Un autre, alors, se serait contenté Dé tirer l'un des deux.

VERDAC

Oh ! oui, j'aurais opté, J'en conviens.

M. DE CRAC

Eh bien I moi qui suis un bon apôtre, J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un et l'autre. L'un s'arrête tout court; l'autre, la tête en bas, Descend...

VERDAC

Oh ! je lé vois.

M. DE CRAC

Mais vous né voyez pas

TOME V

194 COMÉDIES AKHANGÉES

Lé perdreau justement tomber dessus lé lièvre, Qui respirait encore...

vERDAC, riant toujours.

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC

Dé façon que dé loin sur lé pauvre animal Lé perdreau, sans mentir, semblait être à cheval, Et fût resté longten)ps dans la même posture, Si mon cbien n'avait pris cavalier et monture. Eh donc? Qu'en dites-vous?

FRANCHEVAL

Monsieur... en vérité...

VERDAC

Rien dé plus curieux, surtout dé mieux conté. D'honneur !

M DE CRAC

Dans mon carnier ils sont encore ensemble. Et je prétends qu'un jour la broché les rassemble ; Que dans un môme plat tous les deux soient servis.

VERDAC

D'une telle union les yeux seront ravis. Quel jour est-ce ?

M DE CRAC

Yerdac, vous lé saurez sans doute.

(A Francheval) Mais, vous né dites ri -n, jeune homme ?

FRANCHEVAL

Moi, j'écoute.

L'étranger né vient point.

Où donc est-il, vraiment ?

FRANCHEVAL

Chez monsieur Annibal, je pense, apparemment.

M DE CRAC

Bon Je lui dois la vie, il faut que j'en convienne.

FRANCIIEVAL

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne?

M DE CRAC

Il était temps Déjà j'en avais feil fuir dix ;

Et quand Saint-Urice vint, ils étaient encor six.

VEKDAG

La peste !

FRANCHE VAL

On disait trois.

M. DE CRAC

Je vous dis six. Dans l'ombre, Sainl-Brice a pu né voir que la moitié du nombre. Lé nombre n'y fait rien : ils auraient été cent... Mais enfin je perdais mes forces et mon sang. Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL

Son sort est trop digne d'envie. VERDAC, serrant M. de Crac dans ses bras En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie. Mais je vois arriver notre aimable inconnu : Quel air noble!

SCÈNE IX

LES MÊMES, SAINT-BRICE, toujours froid et caUne.

M. DE CRAC, à Saint-Brice.

Avec moi que n'êtes-vous venu, Monsieur ?

SAINT BRICE

Vous avez fait la chasse la plus belle !

M. DE CRAC

t Qui vous a dit cela ?

SAINT-BRICE

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC

Non, j'ai tué fort peu ; tout au plus trois lévreaux, Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux ; Au lieu que très souvent j'en rapporté cinquante.

VERDAC

Monsieur nous racontait une histoire piquante, D'un lièvre et d'un perdreau tués en même temps, L'un sur l'autre tombes.

M. DE CRAC, à Saint -Brice.

Vous l'entendez ?

SAINT-BRICE

J'entends.

Ce fait est, après tout, le plus simple du monde. Un jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde : 11 éclate enfin, tombe...

VERDAC

Où?

SA1NT-BR[CE, froidement.

Dans mon bassinnet; Le fusil part et tue un lièvre qui passait.

FRANCHEVAL

Cette aventure-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC

Mais l'autre est plus plaisante ; et puis lé varon narre Avec certaine grâce, avec un goût, un tact... Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, un peu piqué.

Surtout je suis exact.

VERDAC Voilà lé mot, César, d'étonnante mémoire. Dieu mé damne ! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC

Peut-être riez-vous; mais j'ai dessein, mon cher, Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC

D'avance je souscris.

Mais les races futures Pourront-elles jamais croire à mes aventures ? 11 m'en est arrivé dé bizarres, partout. Dans ma terre, en voyage, à la guerre surtout.

"^SAINT-BRICE

Ah ! vous avez servi ?

M. DE CRAC

Sans doute ; un gentilhomme Doit servir, et surtout quand dé Crac il se nomme.

FRANCHEVAL

Toujours en ce château je vous vis confiné.

VERDAC

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC

Oui, j'ai servi très jeune ; et je puis bien vous dire Que je savais mé vattre, avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE

Ah ! je le crois. Piqué de son air de hauteur, A dix ans, je me bats contre mon préceiiteur ; Je le tue.

VERDAC

A dixans^ Moi jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, &' animant.

La bataille, pour moi ! c'était un jour dé noce. J'ai vu plus d'une guerre ; allez, je vous promets Que je n'ai pas servi, messieurs, en temps dé paix. Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne, Et je né couchai point dé toute une campagne. Trois fois dans un combat, je changeai dé cheval. Et j'ai sauvé la vie à notre général.

Il est reconnaissant, il faut que j'en convienne.

SAINT-ERICE

Votre histoire, monsieur, nie rappelle la mienne ; J'ai pris seul en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC

Tout seul ?

SAINT-BRICE Oui.

M. DE CRAC, à part.

Ce monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL

Il n'était donc, monsieur, pas un chat dans la place?

SAINT-BRICE, à M. de Crac.

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grâce ?

M. DE CRAC

Ah ! je brûlais d'en être : eh mais, voyez un peu ! Moi qui traverserais un océan dé feu, Je crains l'eau... non dé peur ; mais elle m'incommode : J'ai manqué pour cela lé beau siège dé Rhode.

SAINT-BRICE

Eh bien ! moi, j'en étais J'aime un combat naval.

M. DE CRAC

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.

Au combat dé Lépante, on comptait bien lé prendre ;

Mais il se fit sauter, plutôt que dé se rendre.

SAINT-BRICE

En un cas tout pareil, je fis le même saut ; Et me voilà.

VERDAC, à M. de Crac.

Ce saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même. J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC

L'équipage, monsieur, dut bien être étonné.

SAINT-IËRICE

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M DE CRAC

Dé plus en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC

Cette transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC

Je mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC

Pour moi, lé déjeûner est lé repas que j'aime.

VERDAC

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL

Mais vous dînez dé même.

VERDAC

Tout est si bon ici, même à tous les repas !

M. DE CRAC

Je donne peu de mets, mais ils sont délicats.

VERDAC

Qui le sait mieux que moi? Votre vin de Gascogne... So-disant, vaut bien mieux que les vins de Bourgogne.

SAINT-BRICE

Est-ce qu'il n'en est pas ? Pour moi, je l'aurais cru.

M. DE CRAC, souriant.

Eh non ! mon cher monsieur, c'est du vin de mon cru. Vous croyez que je raille ?

SAINT-BRICE Eh mais !...

M. DE CRAC, à l'oreille de Saint-Brice.

Oui, vin de Beaune.

SAINT-BRICE, fût, à M. de Crac.

(Haut.) Je m'en doutais. Chacun aime son vin, le prône.

Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc, Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

C'est une cave, au fond, qu'une source pareille.

VERDAC

Je conseille à monsieur de la mettre en bouteille. Qu'en dites-vous, varon ?

M DE CRAC, très gravement.

Que le trait est fort gai :

Mais, comme a dit quelqu'un, rien de beau que le vrai. Voilà ce que je dis.

VERDAC

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC

Mais allons déjeuner, et qui m'aime me suive.

VEUDAC

Ah ! je vous aime (Aux autres) Allons.

S.UNT-BRICE

Oh j'ai déjeuné, moi.

VERDAC, à Francheval.

Et vous, mon cher ?

FRANCHEVAL

Je n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC

Je mangerai pour trois. Adieu. (// sort)

FRANCHEVAL, retenant Saint-Brice.

Deux mots, dé grâce.

SAINT-BRICE

Je reste.

SCElNE X

SAINT-BRICE, FR-4NCHEVAL

FRANCHEVAL, très vivement^ toujours.

Permettez que, sans nulle préface.

J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE

Je ne veux rien de mieux.

FRANCHEVAL

Dès aujourd'hui, monsieur, il faut quitter ces lieux, La maison,
lé pays.

SAINT-BRICE

Ah ! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL

Je suis, dans tous les cas, prêt à vous satisfaire.

SAINT-DRICE

Est-ce un défi ? déjà le prendre sur ce ton ! Vous offrez de
vous battre, et vous êtes Gascon !

FRANCHEVAL

Lé pays n'y fait rien : quoi qu'on dise du nôtre. Un Gascon, s'il lé faut, se bat tout comme un autre.

SALNT-bRICE

J'aime fort la franchise, et surtout la valeur : Mais calmez un moment cette aimable chaleur. Mais vous demandez trop.

FRANCHEVAL

Je n'en puis rien ravattre :

Laissez -moi lé champ libre, ou bien allons nous vattre.

SAINT-BRICE

Nous nous battons, sans doute, et je vous l'ai promis : Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL

Je né suis pas du tout en iumeur dé remettre.

SAINT-BRICE

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL

Vous voulez m'échapper?

SAINT-BRICE

Non, je ne fuirai pas.

Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL

Mais...

SAINT-BRICE

Eh ! parlez donc plus bas, El feignons d'être ami

FRANCHEVAL

Monsieur, je mé retire.

Nous nous verrons demain. Je n'ai plus rien à dire.

SCÈNE XII SAINT-BRICE, M. DE CRAC

M DE CR, \c, avec un autre habit.

Ami, que je vous conte une chanson à boire. Que j'ai faite impromptu, comme vous pouvez croire. Verdac, qui l'entendait, en riait comme un fou.

{H chante.)

SAINT- DRICE

La chanson est jolie Eh mais! je ne sais où Mais quelque part ailleurs je l'ai vue imprimée.

M. DE CRAC

Il se peut ; dé mes vers, oui, la France est semée.

SAINT-BRICE

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé,

M. DE CRAC

Ah ! ce n'est pas le seul couplet qu'il m'ait volé.

Dé mon absence il a profilé le compère. Je l'aimais fort au reste ; il m'appelait son père. Mais depuis qu'en ces lieux je me vois confiné, Le parnasse, mon cher, est bien abandonné. Que vous dirai-je, enfin ? les muses ésilées, Dans quelque coin obscur, plaintives, désolées... Je ne puis y penser sans répandre des pleurs.

M. DE CR.\G

Mais où donc étiez-vous ?

VERDAC

Qui ' ! moi ? j'étais à table.

Sandis ! j'avais encore un appétit de diable. Je ne sais .. Vous mangez si vite que jamais, D'honneur ! je n'ai le temps de goûter chaque mets ; Et tous assurément méritent qu'on les goûte. Il faut faire à loisir ce que l'on fait.

SAINTE-BRICE

Sans doute.

Mieux vaut ne pas manger, que manger à demi.

"VERDAC

Au revoir.

M. DE CRAC

Quoi ! sitôt vous partez, mon ami ?

VERDAC

Je lé fais à regret : pardon si je vous quitte :

D'une visite ou deux il faut que je m'acquitte.

Ciiacun dé son affaire il se faut occuper.

Né vous dérangez pas : je réviendrai souper. (// sort.)

SCÈNE XIV M. DE CRAC, SAINT-BRICE

SAINT-BRICE

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC

La peste ! je lé crois : du pays c'est l'élite. Gentilhommes, Dieu sait ! tous deux sont mes vassaux. Vous voyez que pourtant je les traite en égaux. Mais quoi ! pour m'amuser, j'aime bien mieux descendre; Et je n'ai point l'orgueil dé ce jeune Alessandre, Qui pour rivaux, dit-on, né voulait que des rois : Comme dé vrais amis, nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE

Le plus jeune des deux me paraît fort aimable.

M. DE CRAC

Verdac est d'une humeur encor plus agréable. Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE

Et surtout il vous croit.

M. DE CRAC

Au lieu que Franchéval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE

Il aime votre fils; c'est près de lui qu'il brille. Mais ce seul fils est-il toute votre famille ?

Eh non! vraiment, monsieur, j'ai dé plus le bonheiu* D'avoir un fils, un fils qui mé fait grand honneur,

SAINT-BRICE

Bon ! il est donc absent?

M. DE CRAC

Il sert contre lé Russe ; Mais il sert tout dé bon. Ah ! lé feu roi de Prusse Savait l'apprécier ; et lé grand Frédéric,

En fait d'opinion, valait tout un public. Il admirait mon fils : j'en ai plus d'une marque ; Et j'ai, sans vanité, reçu dé ce monarque Des lettres... que jamais personne né verra. 11 m'écrivait un jour : « Votre cher fils sera f Lé plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe \ Je pense que l'on peut croire à cet horoscope

S.\1NT-BRICE

Oui, sans doute.

M. DE CRAC

Il commence à se vérifier.

A mon fils, depuis peu, on vient de confier un beau, mais en revanche un très périlleux poste.

S. \INT-BRICE

(.4 part.) Ah ! le papa ment bien : il faut que je riposte.

(Haut.) On le nomme ?

Son nom de famille est de Crac :

Mais dans toute l'Europe on le nomme d'Irlac.

SAIM-BRICE

Ah ! c'est mon ami.

M. DE CRAC

Quoi ?

SAINT-BRICE

Ma surprise est extrême.

D'Irlac votre fils ?

M DE CRAC

Oui.

SAINT-BRICE

C'est un autre nioi-même.

J'en faisais très grand cas. Jeune encore, il servait Dans mes gardes.

206 COiMÉDIES ARRANGÉES

M, DE CRAC

Dans vos... ?

SAINT-BRICE, feignant de se reprendre

Partout il me suivait.

M. DE CRAC remarque cela.

Il se pourrait?

S.\Ii\T-BRICE

Hélas ! pauvre d'Irlac ! sans doute Vous savez... pour servir voilà ce qu'il en coûte !

Quoi?...

SAINT-BRICE

Vous l'ignorez ?

M. DE CRAC Oui.

SAINT-BRICE, très mystérieusement.

Contre son colonel Il vient dernièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC

Je reconnais les Crac à ce coup téméraire. A-t-il été blessé ?

SAINT-BRICE

Non, monsieur, au contraire, Le colonel est mort.

M. DE CRAC

Hélas ! j'en suis Tiché.

Et mon fils?

SAINT-BRICE

Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC

Quoi ! mon fils se cacher! Pour n.on no:ii quelle tache I C'est la première fois, sandis ! qu'un Crac se cache.

SAINT-BRICE

On le découvre.

o ciel :

SAINT-BRICE

On lui fait son procès.

Vous savez la rigueur des lois.

M. DE CR.\C

Oui, je lé sais.

SAINT-BRICE

On le condamne...

M, DE CRAC

A quoi?

SAINT-BRICE

Mais... à perdre la tête.

M. DE CRAC

Ah ! malheureux enfant !

SAINT-BRICE

Le supplice s'apprête.

Mais fort heureusement il gagne le geôlier.

M. DE CHAC

Hai ! lé gaillard doit être un rusé cavalier. Eh bien ?

SAINT-BRICE

Une très sombre nuit favorise sa fuite.

Ah ! je respire.

SAINT-BRICE

Mais on court à sa poursuite.

M. DE CRAC

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC

Il se sauve ?

SAINT-BRICE

En courant il tombe de cheval.

Et se casse la jambe.

M. DE CRAC

Ah ! je meurs : et laquelle ?

SAIM-BRICE

La gauche.

M. DE CRAC

Sur mes deux, moi-même je chancelle.

SAINT-BRICE

Vous n'avez donc pas eu de nouvelles de lui ? Autrement vous sauriez...

J'en attends aujourd'hui.

(Il appelle.) Thomas ! Thomas ! fut-il accident plus funeste ?

SAINT-BRICE

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste. SCÈNE XV LES
MÊMES, THOMAS

M. DE CRAC, à Thomas.

Mes lettres?

THOMAS

-Eh! monsieur, vous demandez toujours, Vos lettres; je n'en
vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC

Mais je né conçois pas ce contré-temps bizarre. Il faut assurément
que lé courrier s'égare.

THOMAS

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, bas à Thomas.

Veux-tu té contenir, Vabillard ?

"■' — -^ THOMAS

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir ; Et c'est par trop aussi
charger ma conscience. Donnez-moi mon congé ; car je perds
patience.

M. DE CRAC

Comment ?

THOMAS

Eh oui, morbleu ! prenez quelque garçon Qui soit de ce pays : je ne suis point Gascon. Grâce au ciel, monsieur, ma province est la Beauce. Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse ; Et jamais oui pour 7ion.

M. DE CRAC

Eh bien! réournes-y.

Je té dois ?

THOMAS

Dix écus.

M. DE CRAC, mettant la main à sa poche. Tiens, drôle, les voici.

THOMAS

Je ne suis point un drûle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC

Voyez un peu ! sur moi je n'ai pas cette somme. .16 [J]Ourrais dé ce pas l'aller chercher là-haut ; Mais je veux mé défaire à l'instant du maraud.

{A Saint-Brice.) Prêtez-moi dix écus.

SAINT-BRICE

S'il faut que je le dise.

Ma bourse est demeurée au fond de ma valise : Je n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC

Donnez-les-moi.

{Il reçoit les dix-huit francs.)

(A Thomas, en le paijant.) J'ai le reste.

Tiens, pars.

THOMAS

El de bon cœur, ma foi.

TOME V

M. DE CRAC, d'un ton tra(j)ique.

Gardé qu'ici demain lé jour né té surprenne.

THOMAS

N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne, Du jardin, de la cave et même du grenier. Le garde, le laquais, surtout le jardinier. Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie, Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCÈNE XVI M. DE CRAC, SAINT-BRICE

M. DE CRAC, courant après Thomas.

(Saint- Brice le reliant.) Insolent ' pour jamais fuyez de mon aspect. Je crois que lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-CRICE

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC

Une fatalité, mais des plus singulières, Fait que dé dix laquais il né m'en reste aucun ; Mécontent dé mes gens, et n'en retenant qu'un. L'un dé ces jours passés j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE

Quoi, neuf ?

M. DE CRAC

J'eus pour lé faire une raison très forte. Enfin à cet éclat je m'étais décidé.

Thomas était fidèle, et je l'avais gardé. Ceci mé contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE

Je sens cela.

M. DE CRAC

Ma terre est d'un détail immen.=?e.

SAINT-BRICE

Elle parait superbe.

M. DE CRAC

Ah ! vraiment, je lé crois.

Deux mille arpents dé terre, et lé double dé bois.

SAINT-DRICE

Cette terre, sans doute, est une baronnie ?

M. DE CRAC

D'où relève, entré nous, mainte challellenie.

J'ai bien les plus beaux droits ! Un autre, assurément,

S'en targuerait ; mais moi, j'en usé rarement.

- — * SaI.NT-BRICE

Je le crois.

Mais, mon cher, il faut que je lé dise ; Lé plus beau dé mes droits est d'avoir pour devise, Ces trois mots seuls : je vins, je vis, et je vainolis.

SAI>T-BR1CE

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC

Et surtout bien acquis.

Voici lé fait : peut-être il n'est pas dans l'histoire ; Mais il est sûr. Paul Crac, surnommé B.\rbe->'oïue,

(Il montre son portrait.) Dans ce château soutint un siège de deux mois Contre Jules-César... c'est tout dire, je crois.

SAIXT-BRICE

Bon !

M. DE CRAC

Il ne se rendit encore que par famine.

César en fit grand cas, comme on se l'imagine. Et lui permit dès lors de mettre ces trois mots. Il prit dans ce château quelques jours de repos. On voit encore pendue au plafond son épée, L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

212 COMÉDIES ARRANGÉES

SAINT-BRICE

Pompée ? il n'est pas mort de la main de César.

SAINT-BRICE

Vous croyez ? Je pourrais même tromper par hasard : Je soumetts, en tous cas, mes lumières aux vôtres. S'il ne tua Pompée, il en tua bien d'autres. Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE

Ah!

M DE CKAC

L'on n'est pas fâché de se dire : « Je couche où César a couché » Monsieur sourit ; peut-être il croit que je même moque.

SAINT-BRICE

Non... Mais ceci va faire une seconde époque.

(// feint de se reprendre.) (A demi voix) Qu'ai-je dit ?

M. DE CRAC

Plaît-il ?

SAINT-BRICE

(à demi-voix) Rien. Que je suis indiscret !

M DE CRAC

Vous voulez, je le vois même cacher un secret.

SAINT-BRICE

Non.

M DE CRAC

Tout à l'heure encore vous avez par niégarde. Et ce mot m'a frappé, parlé de votre garde.

SAINT-BRICE

Moi ! j'ai dit...

M DE CRAC

Oui, voyez ! vous en êtes fâché !

Mais il n'est pas moins vrai que le mot est lâché ;

Et puis, d'ailleurs, tenez, j'ai la vue assez fine. J'entrevois...
Oui, votre air et votre haute mine, Tout m'annonce...

SAIXT-BRICE

Monsieur, ne me devinez pas

M. DE CR.\C

Vous avez peur. Eh donc, je vous dirai tout bas. Qu'en vain
vous déguisez le sang qui vous fit naître. Et que depuis longtemps
j'ai su vous reconnaître.

SAINT-BRICE

Moi?

M DE CRAC

Vous-même.

SAINT-BRICE

Eh bien .. non.

M. DE CRAC

Achez.

SAINT-BRICE

Je ne puis.

Je ne saurais vous dire encore qui je suis : L'honneur, pour
quelque temps, me condamne au si- Pardon, avec regret je me
fais violence. [lence ; Vous serez bien surpris tantôt, en vérité ; Je
vais prendre un peu l'air. (// sort.)

M. DE CRAC, JACK

JACK

Monsieur lé varon.

M. UE CRAC

Eh ! venez donc, du zèle !

JACK

Mais je suis accouru.

M. DE CRAC

Ah ! tête sans cervelle, Va dire à mon fils, va vite.

JACK

Où faut-ii aller ?

Va dire à Francheval que je veux lui parler.

JACK

J'y cours.

M. DE CRAC

Ah ! je m'en vais lé traiter, Dieu sait comme. Non, j'aime mieux parler à mon fils qu'à cet homme. Francheval est bouillant, et l'on connaît les Crac. Fais-moi venir mon fils.

JACK

Eh! mais ..

M. DE CRAC

Allez donc, Jack.

JACK

Mais monsieur Francheval...

M. DE CRAC

Eh bien ?

JACK

Il vient lui-même.

M. DE CRAC

Quoi ?... Je suis étonné de cette audace extrême.

JACK

Qu'avez-vous donc, monsieur le varon ? vous semblez... Je ne sais .. on dirait vraiment que vous tremblez.

Non, c'est que je frémis. Le pauvre enfant! je tremble 1 Mais le voici. Va Jack, et laisse-nous ensemble.

{Jack sort.}

SCÈNE XIX

M. DE CIL\C, FRANCHE VAL

M. DE CRAC, à part.

Je lé croyais bien loin, et je l'eusse aimé mieux.

(haut.) Puisque nous sommes seuls, parlons ici tous deux. Vous avez pour mon fils une amitié sincère. Mais il faut vous prêter aux projets de son père. Pour moi comme pour lui je crois qu'il serait bon Dé né plus lé hanter, dé quitter ma maison.

FRA.NCHEVAL

Vous qui m'avez permis, sachant combien je l'aime, De le traiter en frère, et qui disiez vous-même Que vous n'aviez jamais vu des cœurs...

M. DE CRAC

Doucement ; Il s'agit aujourd'hui d'un établissement Qui peut porter bien haut son heureuse fortune. Votre présence ici me devient inr.portune,

FRANC II EVAL

Monsieur, votre conduite est une trahison, Ft vous mé permettez d'en demander raison.

M. DE CRAC

A moi ?

Si d'Annibal jéné suis plus le frère, Vous voudrez bien vous vattre avec moi je l'espère. Vous hésitez ?

M DE CRAC

J'hésite, et je suis dé bonne foi.

FRANCHEVAL

Auricz-vous peur ?

M. DE CRAC

Je crains, mais ce n'est pas pour moi Oui, je plains Franchéval votre jeunesse extrême. Et j'ai quelque regret... Dans le fond je vous aime.

FRANCHEVAL

Je vous suis obligé.

M. L'E CRAC, à part.

Bon Saint-Brice paraît.

{Haut.) Oui, oui, nous nous vapons, à l'instant s'il vous plaît.

{Plus haut.) Jack, descends mon épée.

SCÈNE XX LES MÊMES, SAINT-BRICE

SAINT-BRICE

Et qu'en voulez-vous faire.

Mon cher hôte ?

M. DE CRAC

Mé vautre avec ce téméraire Qui tout-à-l'heure ici follement m'a bravé.

SAINT-BRICE

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.

Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme ?

(A Franchéval.) Et vous, cher Franchéval, que partout on renomme,

(Bas) Quoi! c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez?

[Haut) Contre le père, enfui, de ce que vous aimez. Quelle aveugle fureur contre lui vous entraîne ?

FhANCHEVAL

Ah ! ce mot a suffi pour éteindre ma haine.

(.4 M. de Crac.) Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC

De tout mon cœur: moi-même après tout, j'avais tort ; Ce combat inégal pouvait mé compromettre.

SAINT-BRICE

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre. Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC

Quel champion plus brave aurais-je pu choisir ?

SAINT-BRICE, feffs, à M. de Crac.

Savez-vous que partout mon adresse on renomme. Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, bas, à Saint-Brice Lé gaillard se bat bien ; je le crois fort adroit .• 11 est bouillant.

s.ALNT-BRiCE, fcas, à M. de Crac.

Moi je suis calme et froid.

Soyez impartial: vous serez juge d'armes.

M DE CRAC

Bon. D'un combat pour moi la vue a mille charmes.

FRANCHEVAL

Oui, comme quand on voit un naufragé du port.

SAiXT-BRiCE, déclamant.

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord Dans mon appartement aller chercher l'épée... Avec laquelle un jour César tua Pompée ?

M DE CRAC

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier

(// sort.)

SCÈNE XXI SAINT-BRICE, FMNCHEVAL

SAIN'T-BRICE

Çà, mon cher, il est temps de me justifier.

De ce que vous croyez je suis tout le contraire ;

De l'aimable Annibal reconnaissez le frère.

Est-il possible, o ciel!...

SAINT-BRICE

D'honneur ! rien n'est plus vrai.

Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai. Mais les moments sont chers : reconnaissons la carte : Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.

(// lève l'épée de Francheval en l'air.) Et d'après ce signal, je serai désarmé. D'être battu par vous vous me verrez charmé : Mais ne me tuez pas ; de ce grand avantage N'allez pas abuser, car ce serait dommage,

FRANCHEVAL

Plutôt mourir cent fois Je vois, aimable ami, Que vous ne savez point abuser à demi.

s. UNT-BRICE, voyant M. de Crac.

Chut !

SCÈNE XXIII LES MÊMES, ANNIBAL

M. DE CRAC

Annibal ! Ali! mon fils, éloigne-toi d'ici.

ANMBAL

Mon père, à votre voix je dois être indocile : il faut les séparer ; ce doit être facile.

M. DE CRAC

Insensé! pourquoi donc se mettre au milieu d'eux ?

ANNIBAL

Mon père, laissez-moi. Non, je vous en supplie.

M DE CRAC, à Annibal.

D'arrêter leur fureur, mon fils, je te défie.

(Suint-Brice se laisse désarmer.) (A Saint -Brice.) Vous vous vantiez si fort, et vous voilà valu ?

SAINT-BRICE

C'est la première fois.

ANNIBAL

Cher Franchéval, vis-tu ?

FRANCHEVAL

Oui, je suis sain et sauf, et maintenant, que sais-je, Puis-je rester ici ?

M. DE CRAC

Comment éluderai-je ?

(Haut.) Dé l'aîné dé mes fils une lettre, ù l'instant, Me mande avec détail son fâcheux accident. Mais sa jambe va bien ; il a bonne espérance ; Et nous lé réverrons lé mois prochain en France. Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE

Ah !

M. DE CRAC, (il feint de lire, mais fie tient à l'écart.) ft Surtout, cher papa (m'écrit-il), n'allez pas « Vous hâter d'établir Annibal en province; « Je vais le faire entrer à la cour d'un grand prince. ;) On sent qu'un tel honneur et surtout qu'un tel fils Méritent quelque égard.

SAINT-BRICE

C'est aussi mon avis.

Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure. De renchérir sur vous j'avais fait la gageure, Et j'espérais gagner. Ce nouvel incident M'étonne, mais j'espère en sortir cependant. Monsieur d'Irlac, enfin, (et c'est mon coup de maître) Vous le faites écrire ; et je le fais paraître.

M. DE CRAC

Que voulez-vous dire ?

SAINT-BRICE

Oui ce fils, ce frère. ..

M DE CRAC

Hé quoi ?...

SAINT-BRICE, gasconuant un peu.

Vous né devinez pas, cher papa que c'est moi ?

ANNIBAL

Ciel ! mon frère !

M DE CRAC

Mon fils? il s'est cassé la jambe, Dis-tu ?

SAiNT-BRiCE, gascotuiait dans le premier vers Je lé croyais,
il redevient ingambe.

Quoi ! vous n'avez pas eu quelques pressentiments ? Comment
! depuis au moins dix heures que je mens,

{Gasconnant encore.) Vous n'avez pas connu votre sang, mon
cher père ?

M. DE CRAC

Lé coquin ! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère !

SAINT- BRICE

Sans doute vous tiendrez la promesse ?

M. DE CRAC

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE

Et le cher Annibal ? Il est de notre avis?

AN.MBAL

Ou vous êtes du mien.

Je né mé sens pas d'aise.

Mais vous êtes pourtant mon fils, né vous déplaie, Lé plus hardi havleur !...

SAIM-BRICE

Pardon, cent fois pardon.

Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on ?... Votre exemple, peut-être enfin la circonstance ; Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC

J'ai bien lé temps ici dé mé fâcher vraiment ! Je suis tout au plaisir d'embra?ser mon enfant.

SCÈNE XXIV LES MÊMES, VERDAC

M. DE CRAC, à Verdac.

Verdac, voilà mon fils.

VERDAC à part.

Surcroit dé bonne chère.

{Haut.) Est-il vrai ? Que pour moi cette nouvelle est chère !
C'est là monseu d'Irlarc 1

~- SAINT-BRICE

Oui, monsieur, enchanté De...

VERDAC

Que je vous embrasse, enfant si regretté ! Lé ciel enfin permet
qu'ici l'on vous révoie !

M DE GRAC

Par vos ravissements jugez donc dé ma joie !

VERDAC

Oh ! oui ; quand votre fils révole dans vos bras, Vous allez sû-
rement nous tuer le veau gras ? Dieu sait si j'aimé, moi, les repas
dé famille ! Car c'est là que toujours la franche gaîté brille.

(A part) La charmante maison ! encor nouveau festin.

{Haut) Né mé trompez-vous pas ?

M DE CRAC

Non rien n'est plus certain.

LES MÊMES, JACK

JACK, accourant.

Monsieur lé varon !...

M DE CRAC

Quoi ?

' JACK

Voici tout le village

M. DE CRAC

Eh mais ! que me veut-il ?

JACK

Vous rendre son hommage.

On vient de toute part pour voir monseigneur d'Irlac

(A Saint- Brice) Veut-il bien agréer l'humble salut de Jack ?

SAINT-BRICE, lui (Il avait une petite tape. Bonjour, petit ami.

M. DE CRAC

Le village est honnête :

Mon bonheur fut toujours une publique fête,

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, LE MAGISTER a la tête du village.

LE MAGISTER chante, toujours avec l'accent. Nous revoyons un Télémaque Sous les traits de M. d'Irlac.

Et qu'était la chélive Ithaque, Auprès du beau château dé Grac
?

Ah ! si l'on aimé sa patrie, Fut-on Iroquois ou Lapon ; Com-
bien doit-elle être chérie, Dé celui qui naquit Gascon !

M. DE CRAC

Magister, vous chantez moins clair que dé coutume.

LE MAGISTER

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAL.NT-BRICE

Qu'âmes pieds la Gascogne tombe.

Mon père me cède, il rougit

Que je meure et que sur ma tombe

Il grave lui-même : « Ci-gît

« Mon fils, mon maître en l'art suprême,

(' Oû d'exceller nous nous piquons ;

<i Qui me battit enfin moi-même,

« Moi qui battais tous les Gascons. »

VERDAC

o l'invention délectable Que celle d'un beau carnaval !

Si l'on était toujours à table, On né ferait jamais dé mal.

Moi je né suis point ridicule :

l*eu m'importe l'état, lé nom Je mangerais, sans nul scrupule,
Chez lé Grand Turc, foi dé Gascon!

JACK commence à chanter.

Donner déjà du cor en maître...

M. DE CRAC

Eh quoi ! lé petit Jack se donné la licence!...

SAINT-BRICE

Ah! c'est le carnaval : un peu de complaisance.

M, DE CRAC, souriant à Jack.

Allons.

JACK

Donner déjà du cor en maître.

Verser à boire à n^ons Verdac, Mener encor les dindons
paître.

Tel est lé Triple emploi dé Jack :

Mes dignités né sont pas minces :

Je suis petit ; mais que sait-on?...

Un homme des autres provinces Ne vaut pas un enfant
Gascon.

M. DE CRAC, au public.

On se fait là-bas une fête Dé savoir lé sort dé ceci.

En tous cas, ma réponse est prête : Je dirai que j'ai réussi.

Mon sort serait digne d'envie.

Si vous né disiez pas que non.

Alors une fois dans ma vie.

J'aurais dit vrai, quoique Gascon.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/comdiesarrangooregn>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [li-regratuitement.com](https://regratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.